

MARDI 11 AVRIL 2017

"Nous approchons rapidement des conséquences de ce suicide collectif que nous appelons "civilisation industrielle."

= Pour l'anthropologue Paul Jorion, il ne reste que 2 ou 3 générations avant que l'humanité ne s'éteigne p.1

= Malgré ce que disent certains médias, il n'y a pas d'El Nino en cours (A. Randomjack) p.5

= USA : NOUVELLES ENERGETIQUES... (Patrick Reymond) p.9

= Réchauffement climatique : de plus en plus de turbulences en avion p.11

= Pour en finir avec les bombes! (James Howard Kunstler) p.12

= Le racket des rackets (James Howard Kunstler) p.14

= Le démiurge et la banalité du mal (Dmitry Orlov) p.17

SECTION ÉCONOMIE

= Les conditions qui ont mené à la crise de 2008 réapparaissent (Nomi Prins) p.23

= L'Empire des dettes : le retour (Bill Bonner) p.26

= Les limites de « l'argent des autres » (Simone Wapler) p.29

= Editorial, les marchés sont trop chers, c'est l'autorité suprême qui le dit (Bruno Bertez) p.31

= Unions soviétique et européenne: mêmes mensonges et mêmes destins (Michel Santi) p.33

= « L'attaque américaine en Syrie : tir de sommation ou guerre mondiale ? » (C. Sannat) p.35

= Euro et dettes publiques font mauvais ménage... (Bruno Colmant) p.37



Pour l'anthropologue Paul Jorion, il ne reste que 2 ou 3 générations avant que l'humanité ne s'éteigne

par [Julie 10](#) avril 2016 [SciencePost.fr](#)



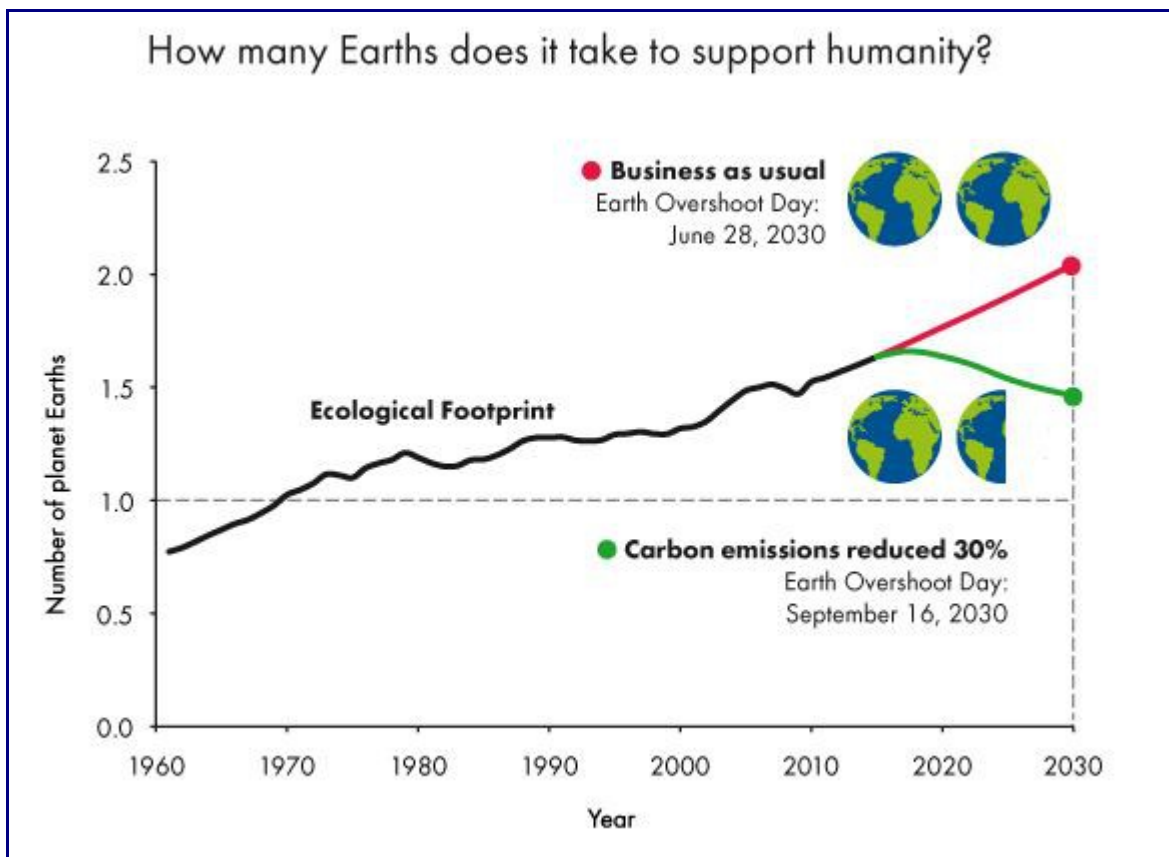
[**NYOUZ2DÉS:** cette représentation n'est pas réaliste. Il faut plutôt voir certaines portion de ville comme Detroit, par exemple, pour avoir une meilleure idée de ce qui s'en vient mondialement. Cette image représente plutôt une ville après une guerre.]

Si vous voyez déjà tout en noir et que vous n'avez plus foi en l'humanité, évitez

d'en rajouter une couche en lisant son dernier ouvrage *Le dernier qui s'en va éteint la lumière* dont le sous-titre est édifiant et dit tout : « *Essai sur l'extinction de l'humanité* ». Dans son livre, Paul Jorion explore les raisons qui mènent les humains à leur perte et son constat est alarmant. Celui qui est vu tantôt comme un prophète de malheur, tantôt comme un homme clairvoyant qui a vu les problèmes venir sans que personne ne l'écoute, considère en effet qu'il y aura encore deux générations ou trois avant que l'humanité ne soit rayée définitivement de la carte ! Rien de surprenant donc dans le fait qu'il imagine une guerre nucléaire avant la fin du siècle. « *D'ici la fin du siècle, nous constaterons une réduction massive de la population mondiale. Nous nous trouvons actuellement dans une crise proche de celle de 1914. Et je crains que notre espèce ne se serve des solutions classiques pour la résoudre. Et si nous venions à engendrer un conflit mondial, cela me paraît très improbable qu'on n'utilise pas d'arme atomique* ». **Selon lui, trois domaines principaux vont nous mener à notre perte : l'environnement, le système financier et la robotisation.**

L'environnement

Il ne manque par ailleurs pas de rappeler que les êtres humains n'ont pas épargné la planète : « *l'environnement nous trahit, car nous l'avons colonisé de façon brutale et non durable. J'ai l'habitude de dire que nous utilisons 1,6 planète par an. Pas besoin d'être très doué en maths pour voir que nous allons rapidement être confrontés à une limite* ». L'ONG Global Footprint Network est d'ailleurs catégorique, si nous continuons à ce rythme de consommation, nous aurons besoin de deux planètes d'ici 2030 pour subvenir à tous nos « besoins ».



Il rappelle d'ailleurs que « les scientifiques et climatologues, même les plus optimistes, estiment que même si nous maintenons une hausse de 2°c d'ici la fin du siècle, ce sera une vraie catastrophe. Or nous semblons plutôt nous orienter vers une hausse de 3° ou 4°. Même en considérant qu'on tienne nos engagements, ce que l'on n'a jamais réussi à faire, les catastrophes semblent inévitables, et les prochaines générations connaîtront des ouragans dans l'Atlantique, El Nino pourrait s'arrêter, le niveau des mers augmentera, etc. »

Malgré la COP 21 et les belles promesses enthousiastes, Paul Jorion reste très sceptique. « L'exemple de la COP 21 est symptomatique. Nous nous moquons des traités. Nous sommes très doués pour les faire, mais jamais pour les mettre en œuvre ». Il pense que la solution ne réside pas dans l'engagement individuel, mais plutôt dans l'engagement massif et collectif : « les "survivalistes égoïstes", qui pensent que tout ira mieux s'ils se mettent au vélo et entretiennent leur potager sont dans le déni, tranche l'anthropologue. La solution ne pourra être que collective et économique. Il faudrait investir massivement et mettre tout le monde au travail au service d'un objectif mondial ».

Notre système financier implose

Niveau finance, le constat n'est pas plus reluisant. Face à la crise, non seulement aucune solution n'est trouvée, mais en plus, la situation s'aggrave ! En effet, nous n'avons pour l'heure qu'une vision à court terme et le système ne profite pas à tous vu qu'« en 2012, les 1 % les plus riches des États-Unis ont pris 120 % des richesses ». Ce défenseur de

l'idée d'opter pour la décroissance déclare : « *notre modèle économique est tel, que nous sommes obligés de faire de la croissance. Sauf que cette croissance ne tient absolument pas compte de ce que l'on appelle externalités négatives, comme par exemple la pollution ou la crise environnementale. Par-dessus le marché, nous tenons à notre État-providence, mais nous l'avons fait reposer uniquement sur cette même croissance* ».



Paul Jorion : "Il faut supprimer la spéculation" par Challenges

Conscient de la recherche constante du profit et de la spéculation, il analyse la situation et conclut : « *Une finance bien gérée, c'est le système sanguin de l'économie, c'est vital. Une seule de toutes les fonctions de la finance est véritablement létale, c'est la spéculation. Or le péché originel est d'avoir fait entrer la spéculation dans l'économie en 1885. Pour filer la métaphore, la spéculation est une ponction sanguine. Fatalement, si vous ponctionnez trop, vous risquez de faire face à quelques problèmes* ». Selon lui, « *le système financier actuel espère seulement revenir à une situation identique à celle d'avant 2008, ce qui est totalement absurde* »... une situation qui ne permet pas d'envisager un avenir serein et pérenne. Il préconise une réelle implication des plus gourmands et des plus riches à l'instar de Bill Gates ou Warren Buffet.

La robotisation de la société

La robotisation est un phénomène extrêmement rapide et les innovations techniques semblent nous échapper. « *Nous demandons de plus en plus aux robots et ordinateurs de prendre en charge des problèmes que nous avons nous-mêmes créés. Il y a un exemple frappant, c'est la Bourse. Aujourd'hui, le nombre de tâches effectuées par les machines est effrayant, vous pouvez quasiment allumer le robot, le faire mouliner toute la journée et clôturer tranquillement le soir sans vous être occupé de rien. Le problème, c'est qu'une partie du système tenait au fait que les erreurs humaines s'annulaient entre elles. Les robots faisant moins d'erreurs, le système peut continuer sa fuite en avant sans être freiné par l'Homme* ».

Il relève l'ironie de la situation : « *On ne cherche plus de la vie, mais des civilisations perdues. Trouver dans l'espace des êtres ayant besoin d'eau et d'air semble compliqué.*

On cherche donc des êtres ayant été un jour intelligents au point de maîtriser l'atome et s'étant éteints, laissant derrière eux des machines « intelligentes » qui leur survivront. Cette idée est l'aveu que nous avons lancé le processus de deuil de notre propre espèce ».



L'observation est simple : les robots nous poussent vers la sortie. Il est des activités dont on dit que seuls les Hommes peuvent les effectuer, mais au final *« un système robotisé finit par s'y mettre. On l'a vu récemment avec la victoire d'AlphaGo au jeu de Go, qu'on prédisait impossible il y a quelques années. Nous ne sommes plus liés à la loi de Moore, mais à la multiplication des systèmes cognitifs. J'avais écrit en 1989 que la dernière chose qui restera sera l'appréhension émotionnelle ou affective, je n'ai pas changé d'avis »*. Aussi, pour beaucoup, les robots peuvent s'appropriier des emplois et remplacer les gens, si cette perspective ne fait pas plaisir, Paul Jorion reste pragmatique et propose une solution : *« la robotisation doit profiter à tout le monde, d'où l'idée de Taxe Sismondi, que j'avais déjà évoqué auparavant. Il s'agit de taxer les entreprises de façon que tout individu remplacé par un robot reçoive à vie une rente perçue sur la richesse créée par ce robot »*.

Pour l'anthropologue, la seule solution reste avant toute chose de faire en sorte que les gens deviennent conscients des problèmes et que cette masse critique mondiale réagisse collectivement pour empêcher la catastrophe, mais Paul Jorion se demande : *« en a-t-on vraiment envie ? »*. Voyant la vitesse à laquelle nous détruisons notre planète et où nous détruisons les uns les autres avec individualisme, c'est une excellente question.

Sources : [NomdeZeus](#)

Malgré ce que disent certains médias, il n'y a pas d'El Nino en cours

A. Randomjack Le Climatoblogue lundi 10 avril 2017

En écoutant les nouvelles sur les inondations et le mauvais temps qui a récemment sévi dans certains pays d'Amérique Latine, tel le Pérou et la Colombie ; j'ai entendu (ou lu) des commentateurs en attribuer la faute à El Nino... Mais il n'y a pas d'El Nino en cours!

Apparemment, des médias sont tenus de maintenir le doute et l'incertitude sur la cause la plus probable de ces catastrophes, le réchauffement climatique que cause nos émissions de gaz à effet de serre que nous devons cesser le plus tôt possible.

Voici un mensonge :

[El Niño ravage Lima et les côtes du Pérou](#)

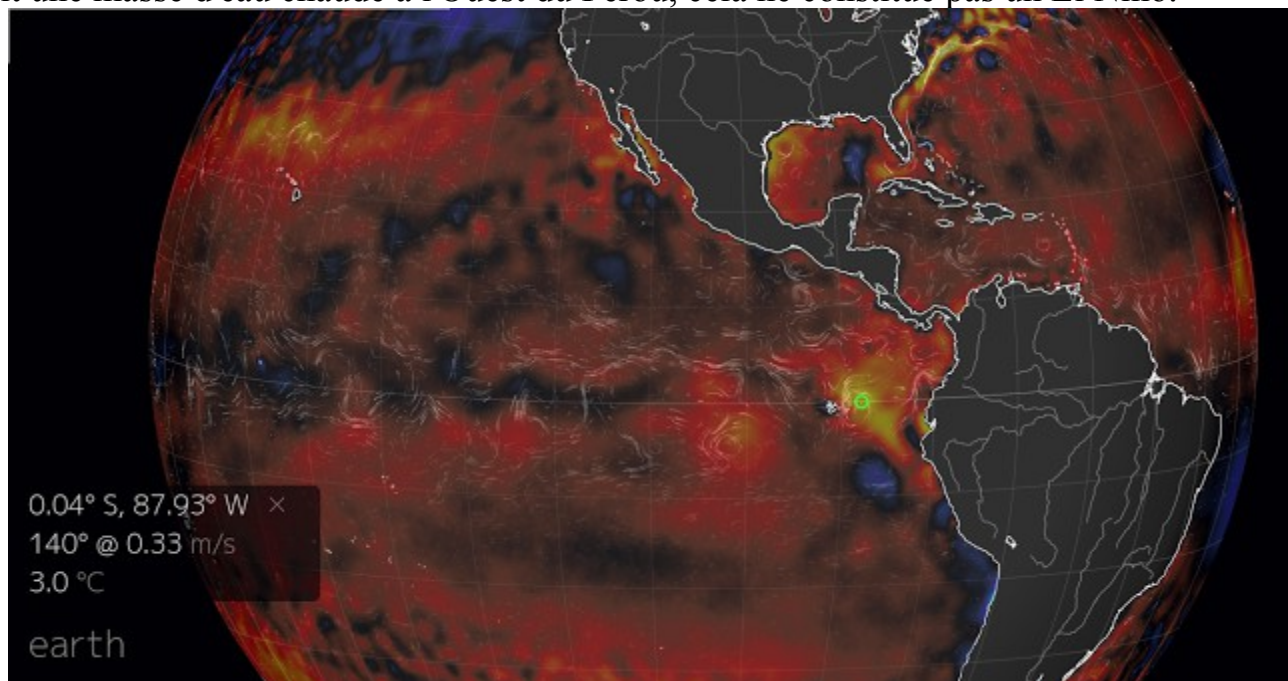
Le réchauffement climatique à lui seul explique les phénomènes météo observés : une atmosphère plus chaude contient plus de vapeur d'eau qui peut donc tomber en pluies plus intenses. C'est exactement ce qu'on observe et ce qui est prévu.

Voici une vérité :

[Colombie : la coulée de boue mortelle n'est pas liée au phénomène climatique «El Niño»](#)

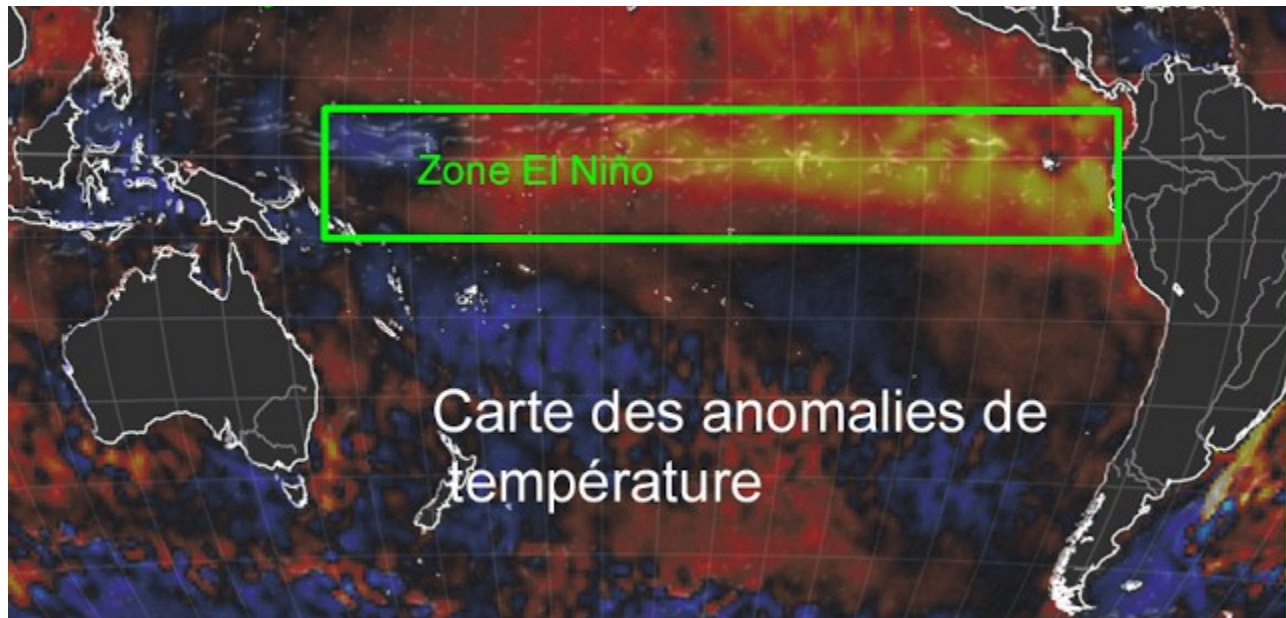
Ce document de la NOAA ([en Anglais](#)) affirme qu'il n'y a pas d'El Niño en cours, mais qu'il semble probable qu'il y en ait un qui se développe à l'automne 2017.

Voici une image récente des écarts de température à la surface du Pacifique. Bien qu'il y ait une masse d'eau chaude à l'Ouest du Pérou, cela ne constitue pas un El Niño.



Source : [Earth Nullschool](#)

Et voici une image du dernier El Niño prise en août 2015. On remarque que la zone d'eau plus chaude est nettement plus grande, mais nous verrons plus loin ce qui détermine un El Niño.



Retour sur les El Niño et La Niña

Après chaque El Niño majeur, on doit s'attendre à un ralentissement du rythme de réchauffement, l'océan Pacifique ayant évacué beaucoup de chaleur en peu de temps. El Niño est un des 2 danseurs d'une valse au tempo irrégulier, La Niña est l'autre. La valse se nomme "l'Oscillation décennale du Pacifique".

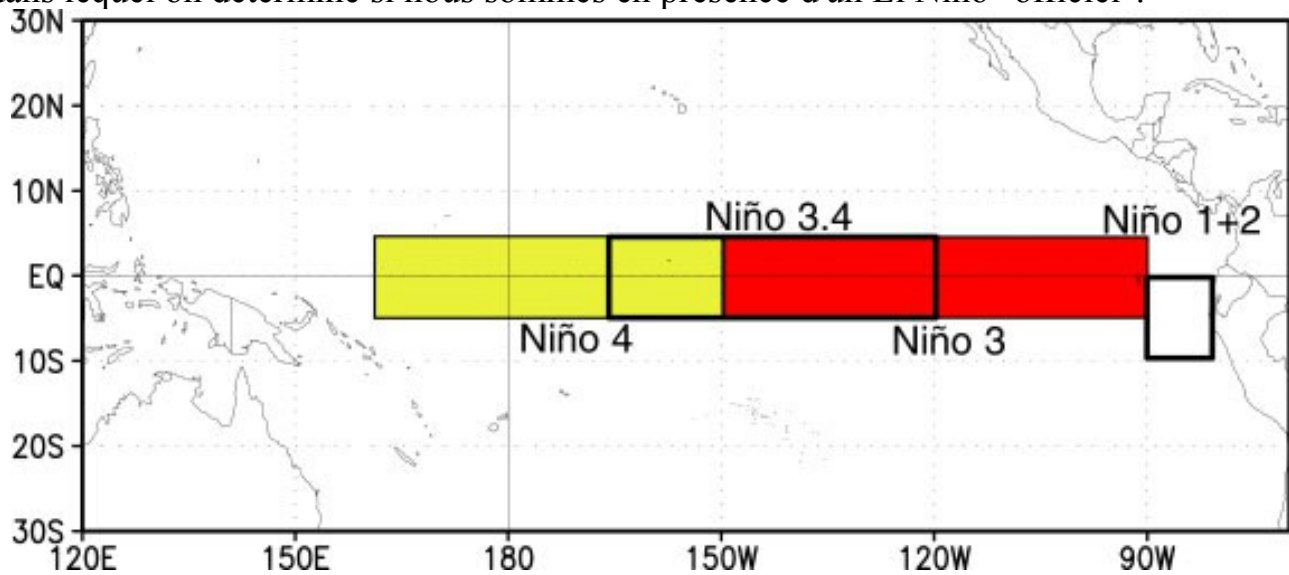
L'**oscillation décennale du Pacifique** (ODP) (en anglais *Pacific decadal oscillation* (PDO)) est une variation de la température de surface de la mer dans le bassin de l'océan Pacifique qui déplace la trajectoire des systèmes météorologiques de manière cyclique sur une période de plusieurs décennies, habituellement de 20 à 30 ans. L'ODP est repérée par le déplacement d'une large zone chaude ou froide, de la température de surface de la mer au nord de 20 ° N.

Source : [Wikipedia](#)

Lors d'un El Niño, les vents soufflant vers l'Ouest concentrent une bande d'eau plus chaude que la moyenne sur presque toute la longueur du Pacifique directement sur la ligne équatoriale. La Niña est tout simplement l'opposé et remplace la bande d'eau chaude par une d'eau plus froide que la moyenne.

La majorité des El Niño sont de faibles intensités et celui qui s'en vient sera aussi de faible intensité selon les premières prévisions. Les super El Niño sont plutôt rares mais difficiles à prévoir longtemps à l'avance.

Ce qui détermine s'il y a un des deux phénomènes, c'est la température de la surface de l'eau comparée à la moyenne dans la zone 5°N-5°S, 120°-170°W (carte ci-dessous) pendant 5 séquences de 3 mois consécutifs (15 mois). La zone "Niño 3.4" est l'espace dans lequel on détermine si nous sommes en présence d'un El Niño "officiel".



Comme l'explique [ce site](#), une condition El Niño est caractérisée

- lorsqu'un écart de la température moyenne de 0,5°C ou plus est observé dans la zone El Niño 3.4 (ci-dessus) pendant un mois et
- l'expectation que la limite de l'index Océanique Niño (ONI) soit rencontrée pendant 3 mois et
- une réponse atmosphérique

La Niña est caractérisée par un ONI égal ou inférieur à -0,5°C selon les mêmes critères.

L'intensité des El Niño et La Niña sont basés sur l'écart de [température entre la moyenne et celle de la zone sur la carte](#) (région Niño 3.4).

- Faible = écart de plus ou moins 0,5°C à 0,9°C. Modéré = écart de plus ou moins 1°C à 1,4°C.
- Fort = écart de plus ou moins 1,5°C à 1,9°C.
- Super = écart de 2°C ou plus.

Le tableau ci-dessous montre les intensités des El Niño et la Niña de 1951 à 2017. On remarque que le premier Super El Niño s'est produit en 1982-1983 et nous savons aussi que quelqu'un né après 1984 n'a jamais connu un climat « normal », c'est-à-dire plus ou moins dans la moyenne des dix derniers millénaires.

El Niño				La Niña	
Faible	Modéré	Fort	Super	Faible	Modéré
1951-52	1963-64	1957-58	1982-83	1950-51	1955-56
1952-53	1986-87	1965-66	1997-98	1954-55	1970-71
1953-54	1987-88	1972-73	2015-16	1964-65	1998-99
1958-59	1991-92			1967-68	1999-00
1968-69	2002-03			1971-72	2007-08
1969-70	2009-10			1974-75	2010-11
1976-77				1983-84	
1977-78				1984-85	
1979-80				1995-96	
1994-95				2000-01	
2004-05				2011-12	
2006-07				2016-17	

En plus de El Niño, l'évaporation, les vents, les ouragans & typhons et autres tempêtes transfèrent aussi une partie de la chaleur accumulée dans les océans vers l'atmosphère.

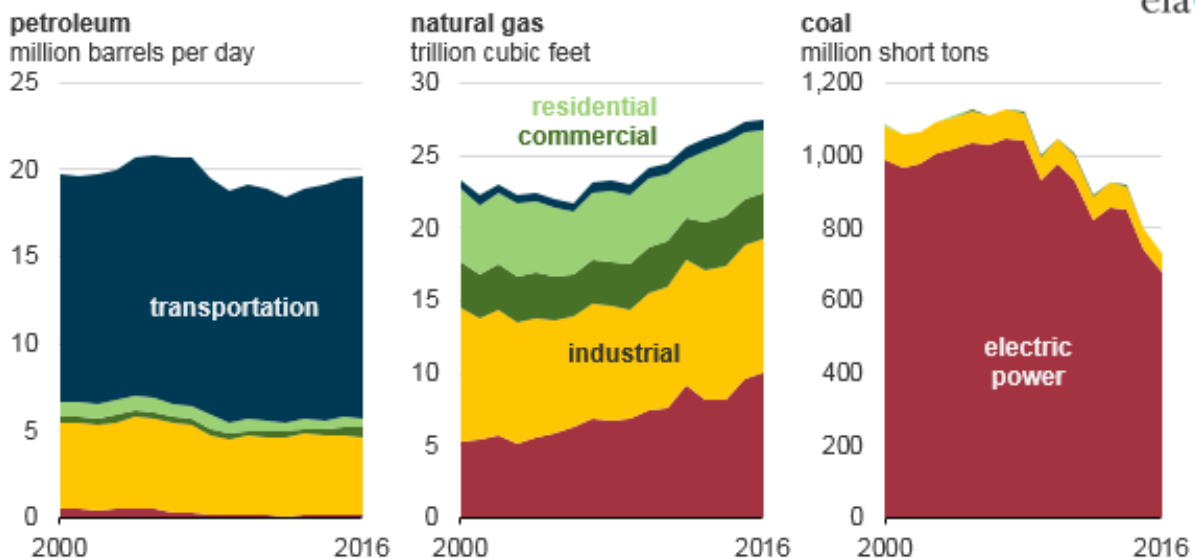
93 % de l'excès de chaleur s'engouffre dans les océans. Ce sera le sujet de mon prochain article, un sujet certainement des plus importants.

Publié par [A. Randomjack](#)

USA : NOUVELLES ENERGETIQUES...

Patrick Reymond 10 avril 2017

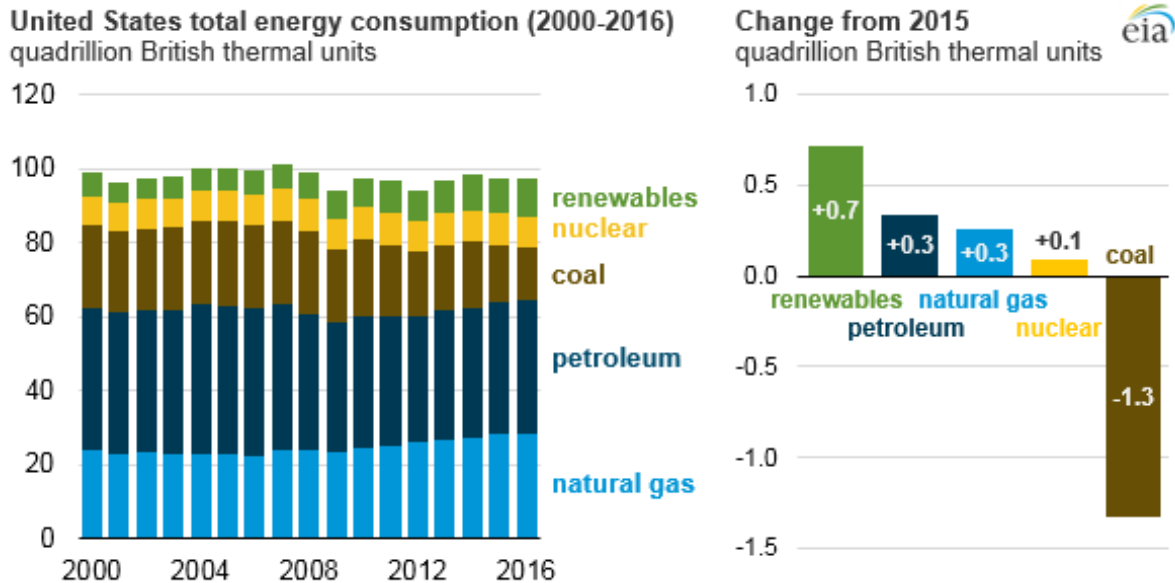
U.S. consumption of selected energy commodities by sector (2000-2016)



En provenance de l'EIA ([Energy Information Administration](#)), la structure de la consommation énergétique.

On voit notamment la fin du charbon. Exclusivement destiné, ou presque, à générer de l'électricité, au contraire du gaz (diversifié), et du pétrole (transport).

Malgré tous les efforts trumpesques, le charbon ne reviendra pas sur le devant de la scène. Les centrales fermées (250), le sont pour toujours, et celles restant sont peu rentables. Trop vieilles.



On peut voir aussi, la percée réelle du renouvelable. Et celui-ci, pour l'instant, n'est axé que sur la fabrication d'électricité, ou presque.

Mais, bon, on néglige dans cette étude, un signe de stress évident. Les USA sont désormais massivement exportateurs de produits pétroliers raffinés, ce qu'ils n'étaient pas il y a 12 ans.

[Le charbon US](#), nous dit on, tente son come back. Il n'en est rien, la situation se stabilise un peu. Du gras a été enlevé, et l'appareil de production est soulagé. Pour un temps. Pour les USAméricains, l'horizon indépassable, c'est la réintroduction en bourse.

Dans l'histoire du capitalisme, il y a toujours une fuite en avant vers des techniques plus efficaces et plus économes.

Un "révolutionnaire", [veut valoriser la merde](#). C'est un agriculteur, qui produit allégrement 55 tonnes de lait par jour, mais aussi 150 tonnes de merde. Il a entrepris de lui donner une valeur.

Mais, déjà, en son temps, Braudel notait un avantage des civilisations asiatiques sur les occidentales : elles valorisaient bien mieux la merde.

Comme je l'ai déjà dit souvent. Ce qui est intéressant dans certaines activités économiques, ce sont les à côtés. La merde dans le cas de la ferme. Les panneaux solaires qui ornent toits et parkings de centres commerciaux. Le parking (excédentaire) de l'aéroport (déficientaire).

Eclairer, ou pas 3 000 ou 4 000 habitants ce n'est pas anodin, au niveau financier, mais cela prouve la distance qu'il y a entre les USA, et les autres, pour lesquels on trouvera toujours une solution, des gisements de trucs ou de bidules.

Non, à un moment, il faut recycler sa propre merde.

Par exemple, celle de 12 millions de parisiens...(Paris et Banlieue).

Si ça se trouve, dans quelques temps, la principale activité du fermier italien ce sera de fournir de l'électricité, et l'accessoire, de fournir du lait...

Le problème des USA, est dans une production de pétrole surestimée (par les condensats et les gains de raffinages), et sous estimée pour les produits OPEP, qui eux, ne tiennent compte que du "crude oil", ou pétrole brut.

Le but de cette surestimation est de faire croire que "America is always great", ce qui n'est pas le cas.

Réchauffement climatique : de plus en plus de turbulences en avion

Rédigé par Sybille de la Rocque, le 10 Avril 2017

[NYOUZ2DÉS: les compagnies d'aviation seront aussi TOUTES en zone de turbulences... économiques (en faillite). C'est la fin de l'ère industrielle.]

Selon une récente étude, le réchauffement climatique pourra rendre, bientôt, vos voyages en avion beaucoup plus mouvementés.



D'ici quelques années, les turbulences que vous pouvez parfois subir en avion seront beaucoup plus fréquentes, et beaucoup plus dangereuses, des scientifiques britanniques s'inquiètent de cette conséquence directe du réchauffement climatique.

L'augmentation du dioxyde de carbone provoque de plus nombreuses turbulences

[Le réchauffement climatique](#) aura des conséquences inattendues, et notamment sur vos voyages en avion. Dans une étude récemment relayée par le *Washington Post*, des scientifiques viennent de révéler que **l'augmentation des niveaux de dioxyde de**

carbone dans l'atmosphère pourrait modifier les courants d'air dans la haute troposphère et ainsi provoquer de plus nombreux événements de perturbations dans les avions.

Pour parvenir à ce constat, des chercheurs de l'université de Reading, au Royaume-Uni se sont intéressés à une région spécifique de l'Atlantique Nord, connue pour accueillir un important trafic aérien, notamment car il relie l'Amérique du Nord à l'Europe. **Ils ont enregistré plusieurs données concernant la circulation du vent, particulièrement en hiver, lorsque les turbulences sont à leur plus fort niveau.**



Jusqu'à près de 200 % de fortes turbulences en plus

Selon ces données, les auteurs de cette étude ont montré que les turbulences, que les personnes qui prennent souvent l'avion connaissent bien, **pourraient augmenter de 59 % pour les turbulences légères et de 36 % à 188 % pour celles qui sont considérées comme fortes.**

Or ces dernières ne sont pas anodines et **sont considérées comme assez dangereuses pour provoquer de graves accidents de personnes en l'air, notamment pour les passagers et les membres d'équipage qui ne seraient pas attachés au moment de l'impact** et qui pourraient être propulsés contre les parois de l'habitacle. Et si, aujourd'hui, des algorithmes prévisionnels permettent aux pilotes d'anticiper, voire d'éviter, ces perturbations, ces derniers pourraient être obsolètes face à ces nouvelles turbulences qu'il sera plus difficile de prévoir. Des compagnies aériennes ont déjà pris conscience de ce problème et travaillent actuellement à de nouveaux outils plus efficaces pour observer la circulation de l'air en haute altitude.

[Pour en finir avec les bombes!](#)

Par James Howard Kunstler – Le 7 avril 2017 – Source kunstler.com



Fermez les yeux, tournez trois fois sur vous même et dites-moi si vous savez réellement ce qui se passe en Syrie. Il y a beaucoup de choses, à propos de l'attaque de gaz toxique, qui ne collent pas pour l'observateur occasionnel. Il y a seulement une semaine, les États-Unis énonçaient une nouvelle politique par laquelle nous serions contents que Bachar al Assad reste au pouvoir, présidant le gouvernement syrien — après des années de plaintes et de menaces contre lui. Apparemment, Trump en avait conclu qu'Assad était une meilleure alternative qu'un autre État défaillant de plus au Moyen-Orient, sans aucun gouvernement.

Ce changement de politique a été un sacré cadeau pour Assad, car il supprimait tout prétexte pour un subterfuge des États-Unis ou un « *coup fourré* » contre lui. Il était plutôt occupé à combattre une guerre civile, après tout. Contre qui ? Un mélange de forces djihadistes allant des soi-disant ISIS, à al-Qaïda et Jabhat al Nusra, un groupe spécifiquement engagé contre Assad, personnellement. Les relations d'Assad avec ISIS sont ambiguës et complexes. ISIS a utilisé la Syrie comme lieu de rassemblement pour ses opérations à côté en Irak. On a dit qu'Assad avait acheté du pétrole à ISIS. Pourtant, ISIS a participé à des actions contre Assad. En tout cas, tous les djihadistes sont sunnites, en opposition au régime d'Assad proche de l'Iran. Assad lui-même appartient à la secte alaouite de l'islam, une brindille sur la branche chiite. La Syrie dans son ensemble a une population sunnite majoritaire. Assad, et son père Hafez avant lui (président de 1971 à 2000), ont représenté cette minorité (12%) dans une zone déchirée par les passions enflammées entre sunnites et chiites.

En croyant que vous n'êtes pas complètement confus par tout cela, pourquoi Assad choisirait-il ce moment-là, seulement quelques jours après que les États-Unis lui ont accordé le droit de rester au pouvoir — pour faire la seule chose qui lui garantissait de mettre les États-Unis en colère, tuer beaucoup de civils, y compris des femmes et des enfants, avec des gaz toxiques ? Soit Assad est inconcevablement stupide, soit peut-être

que cette attaque par gaz n'est pas exactement ce qui nous est présenté.

La Russie a affirmé que l'armée de l'air d'Assad a tenté de bombarder un dépôt de munitions « rebelles » (al-Qaïda ? al-Nusra ? ISIS ?) qui, apparemment, contenait des stocks de gaz sarin. Ni le gouvernement américain, ni les médias américains n'ont présenté d'arguments pour contrer cette hypothèse. Le *New York Times* a fait donner les tambours de guerre, aussi fort que possible, dans les jours qui ont suivi l'incident. Et maintenant, bien sûr, Trump a tiré pour 60 millions de dollars des [missiles de croisière](#) sur la principale base aérienne d'Assad. Les porte-parole d'Assad ont refusé d'endosser la responsabilité de l'attaque et les Russes demandent toujours des preuves concluantes par le biais du Conseil de sécurité de l'ONU.

L'incident actuel semble être — ou a été conçu — comme une reprise de l'incident au gaz d'août 2013, qui a laissé le président Barack Obama avec l'air faible et indécis, pour ne pas avoir réagi contre un Assad ayant « traversé une ligne dans le sable » contre la décence humaine. Donc, vous avez M. Trump, qui pourrait ressentir maintenant qu'il ne peut pas se permettre d'apparaître faible et indécis — par dessus toute autre considération, y compris la vérité sur ce qui s'est réellement passé à Khan Sheikhoun, province d'Idlib en Syrie. Alors il a bombardé un aéroport, après avoir averti les Russes d'enlever leur personnel du voisinage. Dans le cas où le monde découvrirait ce qui s'est passé effectivement à Khan Sheikhoun et que la vérité se révèle différente du récit actuel, M. Trump pourra dire : « *Nous n'avons bombardé que certaines infrastructures de la Force aérienne syrienne... pas grande importance... pas de femmes ni d'enfants blessés* ».

La question en suspens reste : qu'est-ce qui aurait motivé Bashar al Assad à renverser une situation très avantageuse pour lui-même, quelques jours seulement après avoir obtenu cet avantage ? Il sera intéressant de voir si une réponse crédible émerge de la salle des glaces qu'est devenue la politique américaine.

James Howard Kunstler

Traduit par Hervé, vérifié par Julie, relu par nadine pour le Saker Francophone

[Le racket des rackets](#)

Par James Howard Kunstler – Le 31 mars 2017 – Source kunstler.com

Si vous pensiez que le métier de la banque de nos jours est un racket misérable — ce que c'est, bien sûr, et par « racket », je veux dire une entreprise criminelle —, alors ce qu'on appelle les soins de santé ont battu ce concept d'une bonne grosse longueur, avec une couche supplémentaire de sadisme et de cruauté intégrés dans ces opérations. Beaucoup de gens s'engagent volontiers dans des prêts hypothécaires et des prêts automobiles auxquels ils ne seraient pas admissibles dans une société éthiquement saine, mais les taux d'intérêt et les paiements sont généralement écrits sur le contrat. Ils savent à quoi ils s'engagent même si le

contrat est imprudent et stupide de la part de l'emprunteur et du prêteur. Les fonds de pension et les compagnies d'assurance ont vraiment acheté des obligations hypothécaires groupées de cette merde, concoctées lors de la bulle immobilière. Ils l'ont fait par avidité et désespoir alors qu'un peu de diligence raisonnable les auraient mis en garde contre la fraude servie par Goldman Sachs.



Ça va faire mal

Le système médical est totalement opaque en matière de coûts, et c'est le cœur du problème. Personne dans le système ne dira ce que coûte une intervention et personne ne le veut, car cela risque de briser le charme de travailler dans un business honnête et légitime. Il n'y a pas de système rationnel pour le coût d'un service d'un « *fournisseur* » à l'autre ou même d'un patient à l'autre. Quoi qu'il en soit, les coûts sont obscurs et gonflés dans de nombreux schémas de codification délibérément trompeurs où même les actuaires et les professeurs d'économie restent confus devant leurs factures. Les services sont fournis lorsque le client est soumis à la plus grande contrainte, souvent menaçante pour sa vie. Le résultat, même dans un cas de guérison réussie, est la ruine financière qui laisse beaucoup de gens plus morts que vivants.

C'est un racket avec prise d'otage, en clair dans le texte, une disgrâce pour la profession qui l'a adoptée et une insulte à la nation. Toutes les négociations au Congrès sur le rôle des compagnies d'assurance sont une grande esquive pour éviter de reconnaître le racket institutionnalisé des « *fournisseurs* » — médecins et hôpitaux. Nous ne le réformerons jamais dans son incarnation actuelle. Malgré toutes ses déformations de personnalité, le président Trump a raison de dire que l'ObamaCare va imploser. C'est seulement un furoncle sur le corps gangrené de l'establishment médical américain. L'ensemble du système va couler avec lui.

Le *New York Times* a quitté ses obsessions habituelles autour des turpitudes russes et de la vie transgenre la semaine dernière pour publier un résumé précieux sur cet aspect du racket des soins de santé : [*Ces factures médicales incompréhensibles ? Y-a-t-il une raison pour laquelle les soins de santé coûtent autant*](#) par Elisabeth Rosenthal. Une grande partie de l'article sur ce sujet couvre l'exposé de l'histoire couverte par *Time Magazine* du 4 mars 2013 (il a abordé le problème en profondeur) : [*Pilule amère : pourquoi les factures médicales nous tuent*](#), par Steven Brill. Le public américain et son

gouvernement ont été suffisamment informés sur le système mafieux brutal et sans loi qui se répand dans chaque branche de la médecine. Le système est celui de la criminalité organisée. Il organise la ruine de millions de gens. Il est vraiment étonnant que le public n'ait pas pris d'assaut les hôpitaux avec des fourches et des torches enflammées pour pendre ce gang dans les parkings au-dessus de leurs Beemers et Lexus.

Il n'y a que deux sorties plausibles à cette histoire. L'une d'elles est que la nation pourrait faire face à la réalité et recourir au système de paiement unique que l'on trouve dans pratiquement tous les autres pays qui ont tendance à être civilisés. Il n'y a pas d'autre moyen d'éliminer les rackets délibérés. L'autre résultat serait l'effondrement inévitable du système et son éventuelle redéfinition pour un modèle de cliniques locales beaucoup moins complexe, transparent, avec des interventions high-tech héroïques beaucoup moins disponibles pour le grand public, mais des soins basiques beaucoup plus abordables. Les deux résultats nécessiteraient d'abandonner le massacre immense des parasites administratifs qui encombrant le modèle actuel, avec son bras de fer absurde entre les maîtres du jeu définissant les prix hospitaliers et les contrôleurs sadiques des compagnies d'assurance préconisant de refuser le traitement à leurs malades et malheureux « *clients* » (otages). Soyez averti : ceux-ci représentent des dizaines de milliers d'emplois prétendument « *bons* ». Bien sûr, ils sont « *bons* » parce qu'ils paient des salaires de classe moyenne, classe en voie de disparition dans l'économie. Mais, ils sont bien payés en raison du racket grotesquement profitable qu'ils servent. Ils ont transformé toute une génération de travailleurs de bureau en domestiques d'une entreprise criminelle. Imaginez les dégâts infligés à l'âme de notre culture.

Ma suggestion pour une réelle réforme de ce racket médical ressemble à un précédent historique.

En 1932 (avant l'élection de FDR), le Sénat des États-Unis a formé une commission pour examiner les causes du crash de Wall Street de 1929 et a recommandé des corrections dans la réglementation bancaire pour éviter les épisodes futurs comme celui-ci. Elle est connue de l'histoire comme la [Commission Pecora](#), d'après le nom de son conseiller en chef, Ferdinand Pecora, un assistant du [procureur de Manhattan](#), qui a joué son rôle avec honneur. La commission a duré deux ans. Ses audiences ont conduit à des peines de prison pour de nombreux banquiers et, finalement, à la loi Glass-Steagall de 1932, qui a maintenu la banque relativement honnête et stable jusqu'à son abrogation néfaste en 1999 sous le président Bill Clinton — qui a rapidement conduit à un nouvel âge de malversation de Wall Street, toujours en cours.

Le Sénat des États-Unis doit mettre en place un équivalent de la Commission Pecora pour exposer à fond les rackets du système médical, permettre la poursuite des personnes qui le conduisent et proposer un remède avec un mécanisme de Payeur Unique pour purger ce cloaque. Le ministère de la Justice peut certainement appliquer les statuts du RICO Act ([Racketeer Influenced and Corrupt Organizations Act](#)) contre les grands conglomérats de soins de santé et leurs dirigeants à titre personnel. Je ne sais

pas pourquoi cela n'a pas déjà fait — à l'exception de la conclusion évidente que nos élus sont entièrement complices dans ces rackets médicaux, ce qui est certainement le cas du nouveau Secrétaire à la santé et aux services humains, Tom Price, un ancien chirurgien et membre du Congrès qui a trafiqué dans les stocks médicaux au cours de ses années comme représentant de son quartier suburbain d'Atlanta. Une nouvelle commission pourrait contourner complètement ce clown sans scrupules.

On en est au point où nous devons nous demander si nous sommes même capables d'être un peuple sérieux. La médecine est maintenant une catastrophe aussi pernicieuse que les maladies qu'elle est censée traiter et une grave menace pour une nation dont nous sommes censés nous occuper. Quel parti, existant ou à naître, va se proposer pour être derrière cette opération de nettoyage ?

James Howard Kunstler

Traduit par Hervé, vérifié par Julie, relu par M pour le Saker Francophone

[Le démiurge et la banalité du mal](#)

Par Dmitry Orlov – Le 4 avril 2017 – Source [Club Orlov](#)



Au cours de la récente campagne de promotion de mon livre [Réduire la Technosphère](#), à plusieurs occasions, je me suis retrouvé pressé de répondre à une question simple : « *Mais qu'est-ce que la technosphère, vraiment ?* ». On peut l'appeler « *intelligence émergente* », ce qui lui donne un caractère très intellectuel mais ne répond pas à la question de savoir quelle entité physique, le cas échéant, possède cette intelligence. En disant que c'est une propriété généralisée des esprits humains renforcée par des objets tels que les serveurs Internet et les robots, on manque à nouveau la cible : comment une propriété peut-elle avoir un agenda, c'est-à-dire poursuivre une [téléologie](#) abstraite de croissance infinie et de contrôle total ? À un moment donné, je me suis risqué à penser que la technosphère pouvait être conçue comme un esprit et que c'est son influence sur les esprits humains, qu'elle retient captifs, qui peut être caractérisée comme une sorte de possession démoniaque.

Gardons à l'esprit que, même si nous choisissons de la caractériser, qu'il s'agisse d'une « *intelligence émergente* » ou d'une « *possession démoniaque* », nous sommes encore totalement dépendants des métaphores. Et comme une métaphore peut très bien en valoir une autre, il semble intéressant de se demander quelle métaphore se révèle la plus efficace et la plus précise. Elle est susceptible de varier selon le public : ceux qui sont cérébraux, agnostiques et tentent de découvrir le monde en lisant la non-fiction (mais peut-être aussi la science-fiction) trouvent probablement le terme « *intelligence émergente* » plus acceptable que celui de « *possession démoniaque* » alors que ceux qui traversent la vie au « *feeling* » pourraient penser que les choses invisibles font partie de la nature, qu'elles soient scientifiques ou non scientifiques.

Suite à mon dernier article, qui a exploré les limites de ce qu'on sait sur [Le type qui a créé l'univers](#), testons les limites de ce qui peut être réalisé en considérant la technosphère comme un [demiurge](#). Nous continuerons à faire de notre mieux pour adhérer à la théologie anaphatique, qui repose sur ce qui peut être observé et compris par la raison plutôt que par les résultats créatifs de la révélation, de la prophétie, de l'imagination, d'un imaginaire débridé ou de l'ancienne folie pure.

Commençons par définir nos termes. Tout d'abord, qu'est-ce que la possession ? Les images de la culture populaire nous amènent à croire que cela a quelque chose à voir avec des prêtres à [cols romain](#) criant à maintes reprises : « *Le pouvoir du Christ vous contraint !* », tout en brûlant la chair d'un enfant possédé en lévitation avec de l'eau bénite. (Ici, dans [le film l'Exorciste](#)) Aussi impressionnant que cela soit, prenons un peu de recul et regardons les cas de possession qui peuvent être attestés. Après tout, malgré mon âge, je n'ai jamais vu un enfant léviter, et pourtant j'ai connu beaucoup d'enfants, dont de vrais démons parmi eux !

Les cas de possession qui peuvent être attestés comprennent une suspension théâtrale provoquant l'incrédulité, dans laquelle l'acteur entre dans le personnage et le public accepte de le considérer comme ce personnage jusqu'au moment où le rideau tombe et que l'acteur vient s'incliner devant eux. Il y a beaucoup d'autres exemples de cas de possession de l'esprit, des événements sportifs aux rassemblements patriotiques. Une autre variété de ce mécanisme, c'est la pensée de groupe, qui est automatiquement induite dans une grande variété de groupes, car les personnes en leur sein tentent d'améliorer leur [valeur sélective inclusive](#) en jouant le jeu, ou pour éviter la dissonance cognitive qui serait causée par une vision critique et non partagée du groupe et ses actions.

La pensée de groupe est le type de possession qui semble le plus ressembler au processus par lequel la technosphère devient incarnée dans la société : les scientifiques et les adeptes de la technologie développent leur foi aveugle dans la science et la technologie pour ces mêmes raisons. Être critiques à l'égard de la science et de la technologie compromettrait leurs positions sociales tout en les rendant inadaptés. À

l'extrême du spectre de la possession, il y a la transe religieuse, que nous pouvons laisser de côté puisque, comme je l'ai mentionné précédemment, les transports de joie des scientifiques sont des cas extrêmement rares à voir. Oui, les « milliards et les milliards de Carl Sagan » sont des choses hors normes mais pas de quoi induire une transe. Nous pouvons donc laisser de côté tous les autres types de phénomènes liés à la possession et nous concentrer uniquement sur le groupe, tout ce qui peut amener n'importe quel nombre d'êtres humains à agir en grande partie comme une unité en faisant de la dissidence individuelle un désavantage et une douleur psychologique.

Ensuite, nous devons envisager quel genre d'esprit ou de démon pourrait posséder des scientifiques et des adeptes de la technologie, ainsi que d'autres, dans leur servitude et leur faire poursuivre l'agenda de la technosphère qui est le contrôle total et l'expansion infinie, ce qui est tout à fait en contradiction avec l'ordre du jour que tout humain sain devrait vouloir poursuivre. Tout d'abord, rejetons la notion que cet esprit est Dieu. Certains scientifiques, principalement issus des générations passées, ont peut-être cru que leur recherche scientifique était destinée à la plus grande gloire de Dieu et que leur quête de découvrir les mystères de la création de Dieu sont d'ordre divin. Oui, cela a peut-être été le cas pour un Darwin ou un Mendeleev, mais il est évident qu'il ne s'agissait pas de construire des bombes atomiques ou des réacteurs nucléaires, des technologies de surveillance sur Internet ou des drones tueurs, ou d'endommager le sol avec du glyphosphate, ou de déterrer et de brûler des hydrocarbures fossilisés aussi rapidement et efficacement que possible, dans le but de glorifier ou de parfaire la création de Dieu. L'esprit qui possède les personnes qui font de telles choses doit être une divinité bien moindre, peut-être un démon.

Mais qu'est-ce donc un démon ? En laissant de côté la majeure partie du vaste sujet de la démonologie, dans les plus anciennes traditions culturelles, les démons ont été considérés comme des esprits qui habitent le monde, y compris les objets physiques et les personnes. Ils peuvent être considérés comme bienveillants ou malveillants. Certaines traditions établissent une distinction entre les démons (qui sont méchants) et les anges (qui sont bons). Puisque la technosphère ne peut pas être qualifiée de bonne (la destruction aveugle de la biosphère et des humains peut difficilement être considérée comme une bonne action), dans cette dichotomie, cela doit clairement être un démon, pas un ange. Mais cela ne veut pas dire que cela doit être considéré comme malveillant ou mauvais. Il suffit que ce ne soit pas particulièrement bon.

Assigner une intention maléfique à la technosphère semble totalement inutile. Après tout, « *le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions* ». Ce qui tourmente la technosphère n'est pas un manque d'objectifs dignes ; c'est plutôt une surabondance d'ambitions démesurées conduisant à des implémentations défectueuses, dont chacune produit des conséquences si imprévues que la technosphère ne peut jamais espérer pouvoir y faire face ou les atténuer. Même si nous essayons de dire que la technosphère commet « *un péché* », cela nous renvoie encore dans un autre grand débat : la notion de « *péché* » nous vient du grec ἀμαρτία (amartía) qui est la métaphore moralement neutre

d'une flèche qui manquerait sa cible. Ainsi, il suffit de dire que la technosphère est simplement défaillante : elle fait des erreurs et ne peut pas voir qu'elles sont des erreurs. La technosphère est au-delà de la morale, au-delà du bien et du mal. Ce n'est pas diabolique au sens où le génie du mal serait diabolique ; plutôt, ce n'est pas du bon travail de la façon dont un technicien ambitieux mais incompetent n'est pas bon.

Quel est donc cet esprit défectueux derrière le phénomène que j'ai appelé la technosphère ? Il s'avère que nous n'avons pas besoin d'aller loin : il y a une entité spirituelle existante qui correspond bien au profil, elle est appelée le démiurge. Il nous vient aussi de la Grèce antique, où le mot δημιουργός (dēmiourgós) qui initialement signifiait « artisan » ou « artiste » et désignait... le gars qui a créé l'univers, bien sûr. Laissez cela aux primates avec des pouces opposables et un penchant pour manipuler des outils à main. Ils vont projeter sur le créateur de l'univers l'image de celui qui crée avec des marteaux et des pinces. Les Grecs ont conçu le démiurge comme un esprit bienveillant dont les résultats varient en raison de la nature imparfaite du monde physique.

En résumé, les primates avec des pouces opposables travaillant avec un cerveau imparfait ont décidé qu'ils pouvaient concevoir la perfection, mais le monde physique n'était tout simplement pas à la hauteur du projet. Ainsi, le démiurge était, d'emblée, un produit d'extrême hubris. À mon avis, le projet Univers fonctionne assez bien : il a 13,82 milliards d'années et il continue de se développer. Ici, sur notre propre planète mère, c'est presque comme si quelqu'un essayait de faire en sorte que cela fonctionne bien pour nous les êtres vivants : il y a un fort champ magnétique qui dévie la plupart des particules chargées à haute énergie, ce qui nous permet d'éviter les dommages causés par les rayonnements. Il existe également une couche d'ozone qui, en dépit de nos efforts pour la détruire, nous permet de nous protéger contre les cataractes et le cancer de la peau en bloquant le rayonnement ultraviolet. Il y a la ceinture de convection océanique qui modère la température (dans des limites que nous essayons actuellement avec ardeur de dépasser en brûlant tous les combustibles fossiles sur lesquels nous pouvons mettre la main). Bref, il est possible de concevoir une création encore meilleure, mais pourquoi faire cela quand nous ne pouvons que nous émerveiller de celle que nous avons eu ?

Plus tard, les Gnostiques ont fait mieux que les anciens en déclarant que tout le monde matériel était réellement diabolique (alors que le monde invisible, immatériel, qu'ils pouvaient « voir » était, d'après eux, bon). En conséquence, les Gnostiques ont transformé le démiurge en un esprit malveillant. Beaucoup d'autres choses ont été dites par eux au sujet du démiurge, mais tout cela vient de la souche théologique cataphatique, au petit bonheur la chance. Restant anaphatique, on peut seulement dire que nous, avec notre cerveau imparfait, n'arriverons probablement pas à juger l'univers, car nos propres capacités de raisonnement sont loin d'être suffisantes.

Lorsque nous regardons le monde, nos yeux voient des éclats de lumière et d'ombre.

Pour les transformer en formes reconnaissables, nous utilisons les mécanismes neuronaux, tant innés (comme celui pour reconnaître les visages humains) que ceux que nous développons pendant l'enfance. Ainsi, notre méthode de reconnaissance des objets n'est pas le résultat de notre intellect mais celui de l'évolution et du conditionnement. Lorsque nous décrivons le monde, chaque fois que nous inventons ou découvrons un objet nouveau et inconnu, nous recourons inévitablement à des métaphores : la foudre devient des « *boulons* ». À leur tour, les boulons sont serrés à l'aide d'« *écrous* ». À leur tour, les « *écrous* » se distinguent sur le terrain lors d'une tempête électrique essayant d'attraper un « *boulon* » [*Bolt / Nut : métaphores jouant sur les mots et exprimant les associations d'idées, intraduisible, NdT*]. Ce que nous voyons et ce dont nous parlons, ce sont essentiellement des photocopies de photocopies de photocopies (pour utiliser une autre métaphore) et n'est jamais ce que nous pourrions décrire comme la « *réalité* », que nous ne pouvons jamais atteindre (une autre métaphore).

Pourtant, nous avons pu constater certaines choses. Nous avons trouvé des moyens de manipuler l'univers physique de manière déterminée en jetant un filet de chiffres et de mesures sur celui-ci. Il s'avère que, dans le sous-ensemble de choses qui ne sont pas vivantes, et dans des conditions soigneusement contrôlées, des approches simplistes basées sur la logique et l'arithmétique peuvent donner de superbes résultats : les moteurs diesel qui projettent de façon répétitive, compriment et brûlent du carburant dans leurs cylindres pendant plusieurs milliards de révolutions entre deux révisions. Les ordinateurs qui peuvent de manière fiable reproduire de manière répétée des sorties identiques à condition d'avoir des entrées identiques. Le démiurge – qui est une projection de nos propres propensions, avec nos propres insuffisances – s'efforce donc de contrôler totalement, car sans contrôle, il ne peut rien espérer réaliser. Et quand il s'agit de contrôler, la répétition est la clé, car il est assez difficile de contrôler les choses qui ne se produisent soudainement qu'une fois.

La répétition fonctionne bien avec la matière morte, mais cela ne fonctionne pas aussi bien avec les êtres vivants. Chaque organisme et chaque cellule de chaque organisme sont subtilement différents les uns des autres. Les génomes d'organismes même relativement simples contiennent de nombreux gènes qui ne sont pas exprimés et leur fonction est inconnue et la plupart du temps inconnaisable. Le résultat de la reproduction chez les espèces qui se reproduisent sexuellement, les mutations et d'autres processus génétiques ne sont pas exactement prévisibles. Bref, une cellule vivante ne peut être réduite à un mécanisme : chaque cellule n'est produite qu'une seule fois, et elle a un destin à elle seule. La vie passe en cycles à un niveau superficiel, mais à un niveau plus bas, plus fin, il s'agit d'un arc unidirectionnel, et son fonctionnement intérieur est, aux vues de nos capacités à le comprendre, infiniment complexe.

Le démiurge, compte tenu de ses limites cognitives (qui sont en fait nos limites cognitives), et étant donné sa compulsion à tout contrôler, n'a d'autre choix que de considérer les êtres vivants comme des mécanismes. C'est rendu possible en négligeant une grande partie de leur complexité comme non pertinente pour se concentrer sur les

fonctionnalités susceptibles d'être mesurées et manipulées mécaniquement. La forme préférée d'une telle manipulation est de tuer les choses : le nombre de produits qui finissent par « *-cide* » est plutôt impressionnant, et les technologies de destruction des animaux et des humains sont de loin les plus développées. Mais traiter les êtres vivants comme des machines a ses limites : cela ne fonctionne jamais parfaitement, et cela ne fonctionne que pendant un certain temps. Dans le processus, la vie est soit détruite (les espèces s'éteignent à un rythme toujours accéléré), soit elle trouve des moyens de contourner les contrôles qui lui sont imposés (les herbicides engendrent des super-mauvaises herbes, les antibiotiques engendrent des super-bactéries).

La complexité du monde vivant peut être réduite, pendant un certain temps, en faisant une moyenne sur un grand nombre de spécimens, et en s'appuyant sur de tels résultats pour manipuler des populations entières ; elles peuvent aussi fonctionner – pendant un certain temps. Par exemple, supposons que prendre des médicaments appelés statines peut, en moyenne, réduire son risque d'attaque cérébrale, par exemple, de 10% (je ne connais ni ne me soucie de cette dernière estimation). Mais qu'est-ce que cela dit de leur effet sur vous personnellement ? Absolument rien ! Les statistiques ne fonctionnent pas lorsque $n = 1$. Mais si la médecine doit être scientifique (et il y a une grosse pression pour qu'elle le soit), elle doit être basée sur des choses mesurables et reproductibles. C'est la raison pour laquelle les médecins, qui autrefois étaient capables de traiter une personne entière, en tant que spécimen unique, en utilisant leurs sens, leurs connaissances et leur expérience, sont maintenant réduits à de simples techniciens médicaux, poussant des boutons, simples adjoints liés au protocole des équipements de diagnostic. Et au lieu de traiter les patients (et de les guérir parfois), ils traitent principalement les problèmes médicaux spécifiques des patients.

Jusqu'à présent, nous avons proposé que le démiurge soit la force derrière la technosphère qui explique son extrême hargne, sa téléologie abstraite du contrôle total et la quantité de conséquences imprévues qu'il produit à chaque tournant. Tout ce qui reste pour compléter le tableau est de tenir compte de sa soif de croissance infinie et son incapacité à voir les limites physiques. Mais c'est le plus facile. De toute évidence, si vos critères pour ce qui est bon doivent être mesurables, plus c'est grand, mieux c'est, évidemment. Et être à court de choses à brûler et transformer notre planète en décharge n'est pas une expérience répétitive, donc le démiurge ne peut pas espérer y faire face. En passant, on n'assiste pas non plus à un changement climatique catastrophique : c'est une autre « *expérience* » (si vous souhaitez l'appeler ainsi) qui sera exécutée exactement une fois. Mais ne nous attendons pas à ce que les scientifiques et les adeptes de la technologie dont la pensée de groupe est dominée par le démiurge soient d'accord avec tout cela. Si nous attendons qu'ils nous sauvent, nous finirons tous morts.

Dmitry Orlov

Traduit par Hervé, vérifié par Wayan, relu par Michèle pour le Saker Francophone

SECTION ÉCONOMIE



BLACKOUT: « Congrès Américain » Plus que 4 jours pour éviter l'arrêt brutal des Activités Gouvernementales.

Publié le 10 avril 2017 à 20:12:37 par Tiger54 / 16 commentaires / 1 758 Vues

Ce mois d'Avril 2017 pourrait devenir l'un des mois les plus importants de toute l'histoire des Etats-Unis. Le Jeudi 6 avril 2017, Donald Trump a attaqué...
Lire la suite



Eric Lewin: Faudrait pas que la réforme fiscale de Trump patine car ce serait très dommageable pour Wall Street

Publié le 11 avril 2017 à 14:23:01 par Tiger54 / 0 commentaire / 0 Vues

Eric Lewin, rédacteur en chef de la Bourse au Quotidien fait un point sur les marchés américains ainsi que sur la prochaine réforme fiscale Trump pour les particuliers et... Lire la suite

Les conditions qui ont mené à la crise de 2008 réapparaissent

Article de Nomi Prins, publié le 5 avril 2017 sur le site de [Crusoe Research](#)

Publié par: Par [Or-Argent](#) Avr 11, 2017

La situation des grandes banques est aussi dangereuse qu'elle était avant la dernière crise alors qu'elles militent pour la dérégulation.

Les six grandes banques américaines sont JP Morgan Chase, Bank of America, Wells Fargo, Citigroup, Goldman Sachs et Morgan Stanley. Malgré leurs lamentations à propos de la loi « haineuse » **Dodd-Frank** qui entrave leurs paris, récemment elles affichent toutes une excellente santé.

Depuis que Trump a été élu et a commencé à parler de **dérégulation**, le titre de ces 6 banques a grimpé en moyenne de 33,5 % (au 10 mars). Bank of America est la mieux lotie, avec une hausse impressionnante de 48,8 % de son action en trois mois, tandis que les titres de Goldman Sachs et de Morgan Stanley ont bondi de 36,6 %.

Bien sûr, la plupart des actions ont grimpé depuis l'élection, mais ne perdez pas de vue que la hausse du S&P 500 fut limitée à 10,9 % durant cette même période.

À part quelques exigences de capitalisation (principalement sous la forme de règles définies par **Bâle III** en provenance d'Europe), le besoin d'établir un « testament de vie » en cas d'une nouvelle urgence financière, ainsi que des garde-fous concernant les opérations de trading risquées, rien n'a vraiment changé à propos de ces banques.

Depuis la crise financière de 2008, les **actifs de ces 6 grandes banques ont augmenté de 21 %** et pour les quatre plus importantes, de 25 %.

Aujourd'hui encore, des 544 trillions de dollars de dérivés notionnels, les six plus grandes banques américaines en détiennent 168 trillions. Si on met ce chiffre en perspective avec leurs actifs, il s'agit d'un **effet de levier de 24**. C'est à peine moins qu'à l'aube de la crise de 2008.

Les plus grosses banques sont toujours celles qui présentent le plus gros risque, notamment pour les actionnaires. Des fissures apparaissent déjà, si bien qu'il est clair que la prochaine crise n'est plus bien loin.

Échec aux stress tests

Selon la disposition II de la loi Dodd-Frank, le « testament de vie », les 6 grandes banques, ainsi que deux autres, doivent soumettre un plan visant à faire face à une urgence, un plan qui ne compte pas sur l'argent des contribuables.

En avril dernier, la dernière fois qu'il a dû être remis, 5 de ces 8 plans ne remplissaient pas les critères de la FED ET de la FDIC. Ces plans n'ont pas été jugés crédibles.

7 sur 8 ont au moins échoué à l'une de ces deux évaluations. Citigroup fut la seule banque qui fut reçue, même si des recommandations d'amélioration ont été faites. Jack Lew, un ancien haut cadre de Citigroup, était le secrétaire au Trésor de Obama lorsque ces évaluations ont été faites. Coïncidences... (...) Toutes les autres banques doivent rentrer un nouveau plan pour ce mois d'avril, notamment Wells Fargo, qui a échoué à sa seconde tentative en décembre 2016.

En raison de l'échec à ce test, il serait profitable pour l'administration Trump de se pencher en priorité sur le **risque systémique** et les banques Too Big To Fail au lieu de se focaliser sur les dérégulations. Il est de plus en plus probable que les Républicains, craignant une nouvelle crise durant leur mandat, et donc avant les prochaines élections, arrivent à cette conclusion.

Mais malgré ce contexte, l'administration Trump a mis la priorité sur la dérégulation en faisant passer 2 décrets concernant les régulations financières. Durant une réunion à la Maison-Blanche avec le gratin du monde des affaires, Trump a déclaré : « *Nous devrions supprimer de nombreuses clauses de la loi Dodd-Frank, parce que franchement... des amis à moi qui avaient des affaires florissantes, ils sont dans l'incapacité d'emprunter.* » Il a ajouté : « *Ils n'ont pas accès à des fonds parce que les banques ne peuvent prêter en raison des règles de Dodd-Frank.* »

Le niveau de crédit est toujours élevé

L'un des arguments principaux de Trump et de ses conseillers pour abroger en tout ou en partie Dodd-Frank (outre que la loi fut adoptée par l'administration Obama) est que la

loi entrave le crédit, ce qui a handicapé la reprise économique.

Pourtant, durant les trois dernières années, les crédits accordés par les banques américaines ont connu une croissance de 6,9 % par an, d'après les statistiques de la FED. Entre 2000 et 2007, cette croissance fut fort similaire, à 7,9 %. Et on se souvient où cela nous a mené.

La dette en cours des sociétés non-financières est de plus de 13 trillions de dollars. Cela inclut trois trillions de dollars de dette émis depuis la ratification de la loi Dodd-Frank en juillet 2010. Mais pour être honnête, ces montants ne sont pas uniquement composés de crédits bancaires.

Vu que la FED a baissé ses taux jusqu'à zéro, le coût d'emprunt sur les marchés des capitaux fut très bas, ce qui a rendu les émissions obligataires très bon marché pour les entreprises. Mais même si une partie de la dette a été financée par les investisseurs, ce sont souvent les grandes banques qui ont organisé les émissions obligataires.

Les banques ont prêté aux entreprises environ 80 milliards de dollars par an. De plus, les entreprises américaines sont assises sur 2 trillions de dollars de liquidités qu'elles pourraient utiliser pour embaucher ou financer des stratégies de croissance. Au lieu de cela, elles empruntent pour racheter leurs actions ou payer des dividendes. Cela signifie que les banques balancent l'argent levé via le crédit ou la dette dans les marchés actions. De ce fait, elles les faussent. (...)

Comme vous l'avez compris, Dodd-Frank n'a pas entravé le crédit bancaire. Mais Trump, poussé dans le dos par les **ex-Goldmanites Gary Cohn et Steve Mnuchin**, continue de porter l'assaut.

Il est vrai que les banques doivent encore conserver certaines liquidités à la FED. Historiquement, ces réserves étaient très proches du minimum requis. Mais depuis la crise de 2008, elles ont explosé. Elles s'élèvent désormais à environ deux trillions de dollars. Cela signifie que ce n'est pas cette régulation qui entrave le crédit bancaire : ce sont les banques qui se limitent car elles craignent des défauts. Et elles ont raison de s'inquiéter, car ces défauts représentent le troisième indicateur montrant que la crise n'est plus bien loin.

Des défauts en hausse

Les statistiques de la FED prouvent que les crédits accordés aux entreprises furent importants, peut-être trop. C'est pourquoi la tendance commence à s'estomper. Nous avons connu un cycle d'expansion du crédit épique grâce à l'argent bon marché fabriqué par les banques centrales, des politiques monétaires ultra accommodantes, ce que j'appelle de « l'argent artisanal ». Mais les défauts et les retards de paiement sont en hausse.

L'année dernière, les entreprises ont enregistré leur 5^e plus haut niveau de défauts

annuels de l'histoire. D'après *Forbes*, 62 sociétés ont fait défaut sur 59,3 milliards de dollars de dettes, soit 57 % de plus que les 37,7 milliards de 2015. Il s'agit d'une tendance de mauvais augure.

Bank of America vient de révéler que les arriérés de paiement de 30 à 90 jours augmentent à nouveau de façon significative. On observe la même tendance chez Wells Fargo, où le taux de défaut sur les cartes de crédit est à un plus haut de 42 mois. Les pertes sur les crédits auto subprime sont à leur plus haut niveau depuis la crise de 2008.

Les banques qui ont accordé davantage de crédits hypothécaires pour de l'immobilier commercial vont désormais serrer la vis, de crainte de l'augmentation des défauts, comme ce fut le cas durant la dernière crise financière.

La prochaine crise est inévitable. Il ne s'agit pas de savoir si elle aura lieu, mais quand.

L'Empire des dettes : le retour

Rédigé le 11 avril 2017 par [Bill Bonner](#)

Notre système financier est corrompu et malveillant. Il est peut-être utilisé par des industries et commerces honnêtes, mais il finance également un système politique devenu beaucoup plus vaste et agressif au cours de l'Ere de l'argent falsifié.

Dans quelle mesure le système financier n'est-il pas désormais otage du système politique qu'il a financé ?

Est-il encore possible, à l'heure actuelle, qu'une banque centrale puisse nous faire sortir de cette bulle en pilotant et gérant une déflation par la dette ? Sinon, que se passe-t-il ?

J'ai écrit un livre il y a plus de 10 ans, intitulé *L'Empire des Dettes*. Longtemps à l'avance, il montrait déjà que les Etats-Unis étaient le premier empire de l'histoire ayant réussi à perdre systématiquement de l'argent en se lançant dans des aventures militaires à l'étranger... et à se financer en empruntant à ses adversaires. La Chine, par exemple, détient 1 000 Mds\$ en bons du Trésor américain dans ses coffres.

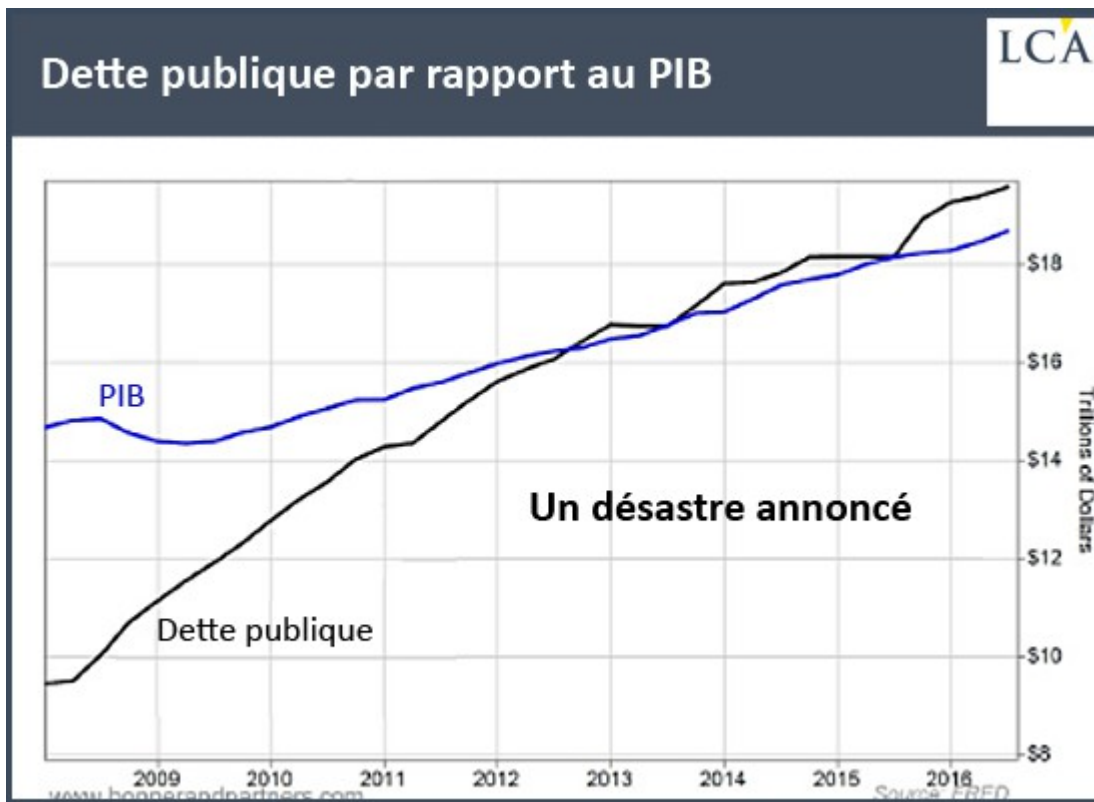
Mes réflexions ont évolué depuis et, je l'espère, se sont améliorées. Mais le point central de ce livre était tout à fait juste. Nous sommes face à un empire mondial financé avec de l'argent emprunté.

L'an dernier, l'empire a mené des opérations militaires dans 118 pays différents. Il a lâché 26 171 bombes. Sur qui... et pourquoi ? Si vous posez la question à 100 personnes prises au hasard, personne ne saura vraiment qui a été bombardé, ni pourquoi. Lorsque vous additionnez les coûts de toutes les opérations menées à l'étranger et liées à la sécurité, l'empire a dépensé environ 1 000 Mds\$ sur une période de 12 mois. Voilà ce que coûte un empire.

Les Etats-Unis ne pourraient pas se le permettre sans ce financement bizarre venant du dollar falsifié, c'est-à-dire de l'argent créé par le crédit et non adossé à l'or.

Désormais, toutes les principales économies... principaux gouvernements... les secteurs financier, médical, de l'éducation et, bien sûr, de la sécurité... (sans parler de la réputation... du statut... et de la puissance qui vous sont conférés lorsque vous êtes capable de lâcher 26 000 bombes)... dépendent tous de l'argent bon marché. Tous se battent bec et ongle afin de préserver ce système de financement par la dette...

Rien qu'aux Etats-Unis... les gouvernements Bush et Obama ont fait exploser la dette publique, en la portant à 20 000 Mds\$. A l'avenir, elle devrait augmenter de 1 000 Mds\$ par an.



Les Etats-Unis dépensent environ 3,50 \$ pour 1 \$ de PIB supplémentaire. Depuis 2007, l'économie a produit 10 000 Mds\$ de dettes et seulement 4 500 Mds\$ de PIB. Cela ne peut que mener à un désastre. Pas forcément demain mais un jour sûrement.

Avant 1971, notre argent était adossé à des actifs, lié à un cours fixe de l'or. A présent, il est adossé à de la dette, et il est lié à une simple promesse de remboursement. Avec quoi ? Toujours plus de papier, bien sûr.

L'ancienne monnaie prenait de la valeur à mesure que la production progressait. La monnaie adossée à des actifs reliés à une économie réelle, faite de production et de richesse, aide les gens à créer de nouvelles richesses. Cette monnaie fournit des informations précises et essentielles aux acheteurs, aux vendeurs, aux investisseurs et aux consommateurs. En outre, elle permet de réaliser des transactions financières à travers le temps et l'espace, mais également d'accumuler et de transmettre de la richesse.

Je recommande fortement la lecture du livre de George Gilder, *The Scandal of Money* [NDLR : « Le scandale de l'argent »]. Gilder montre que l'argent n'est pas simplement... de l'argent. Il s'accompagne d'un sentiment de justice fondamental. Si vous travaillez toute votre vie et que vous parvenez à épargner 1 000 \$, il est fondamentalement injuste qu'un génie de Wall Street gagne 1 000 \$ sans rien faire, simplement parce qu'il a un accès privilégié au nouveau système monétaire.

C'est parce que les électeurs nourrissaient un sentiment d'injustice— et non à cause de l'argent — que Donald Trump a été élu.

L'argent bidon adossé à des dettes est fondamentalement injuste et peu fiable. Il déforme les prix, trompe les investisseurs, siphonne et dévalue l'épargne réelle, redistribue la richesse au lieu de l'augmenter et, globalement, aggrave le gaspillage et les mauvais choix d'investissement au sein de toute l'économie.

Comme l'a remarqué l'économiste franco-irlandais Richard Cantillon pendant la bulle du Mississippi, dans les années 1720 : les gens au plus près de ce nouvel argent adossé à des dettes sont ceux qui en profitent le plus.

Nous avons de nouveau constaté ce phénomène sous le mandat d'Alan Greenspan à la Fed.

La part que représente le secteur financier sur l'ensemble des profits réalisés par les sociétés cotées en bourse a augmenté : à la fin de son mandat, les gains des établissements financiers sont passés de 18% en 1986 à près de 33% : 1 \$ de gain pour la finance sur 3 \$ de profits réalisés.

[NDLR : vendre à découvert la banque la plus vulnérable d'Europe ? Oui... et c'est une opportunité à ne pas manquer. Cette banque ne va peut-être pas faire faillite même si l'euro tel que nous le connaissons est en danger, mais son cours pourrait glisser vers les abîmes... rapportant ainsi des gains considérables à ceux qui se seront positionnés à temps. Découvrez comment en profiter [en cliquant ici.](#)]

Alan Greenspan fut un acteur central de ce que nous considérons désormais comme une refonte totale de l'économie américaine. Nous avons entendu différentes façons de décrire cette refonte. Certains la perçoivent comme la « financiarisation » de l'économie.

Mondialisation, dérégulation, inégalité ne sont que des symptômes — pas des causes

D'autres pensent que la « mondialisation » est la clé permettant de la comprendre. Alan Greenspan a été sévèrement critiqué car il a autorisé cette « déréglementation » que d'autres considèrent comme l'élément crucial. Puis il y a « l'inégalité », dont bon nombre de personnes estiment qu'elle représente la caractéristique la plus importante.

Mais selon notre point de vue, toutes ces choses ne sont que les symptômes — ou les conséquences — d'un changement plus fondamental. En partant d'une économie équitable, où les rendements revenaient à ceux qui créaient de nouvelles richesses (les

gens qui fabriquaient des voitures ou des matelas ou des équipements de cuisine), le système américain s'est perverti, récompensant avant tout les gens qui y injectent toujours plus d'argent falsifié et de dettes.

Les limites de « l'argent des autres »

Rédigé le 11 avril 2017 par [Simone Wapler](#)

Les étrangers sont à nouveau pris de doutes quant à la capacité de la France à financer ses folies et les taux sur la dette française remontent, s'émeut *Les Echos* du jour.

Récapitulons : l'Etat-providence français se finance surtout avec « l'argent des autres » et non avec les impôts, même si vous trouvez que vous en payez beaucoup.

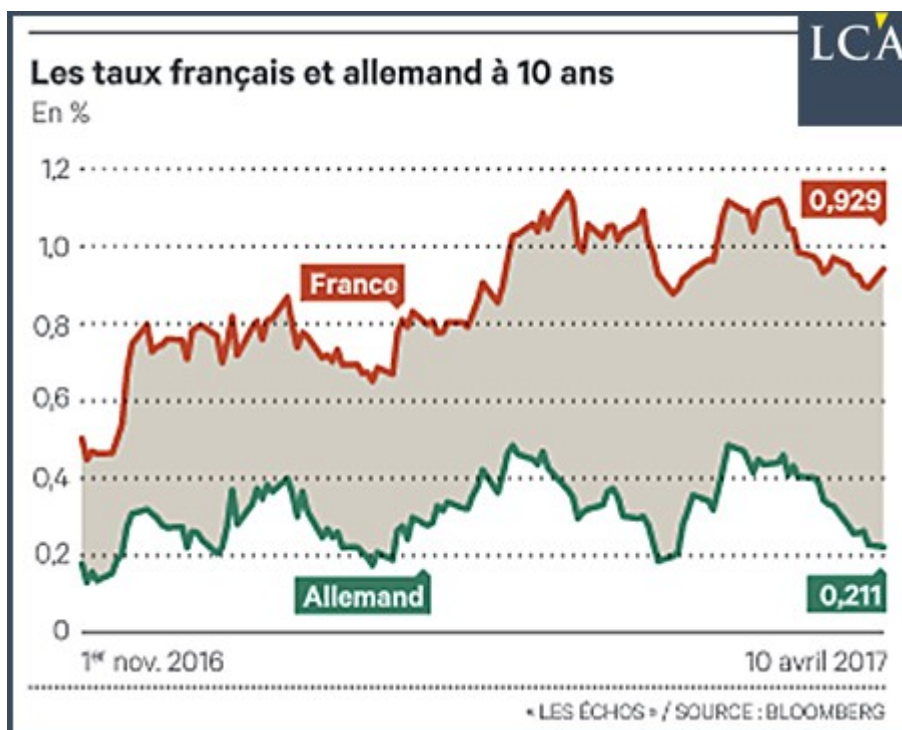
L'argent des autres, c'est la dette de l'Etat français, ses obligations souveraines. Il a deux provenances :

- Les Français eux-mêmes, ceux qui épargnent au sein de leur assurance-vie sur des supports dits en euro ou sur leurs livrets
- Les étrangers qui achètent aussi la dette en euro de la France. Ils préféreraient acheter de la dette allemande mais il y en a beaucoup moins sur le marché. La dette française est abondante et le contribuable français (qui est son garant final) réputé docile, ce qui limite leurs risques, jusqu'à présent...

Toutefois, nos étrangers doutent à nouveau. Marine Le Pen et Jean-Luc Mélenchon ont des programmes économiques très similaires qui visent à transformer la France en Venezuela (le pétrole en moins) et avec eux, le remboursement de la dette en euro n'aura pas lieu.

Le sympathique Mélenchon prévoit de dépenser 273 Mds€ car, pour cette variété d'animal politique, plus on dépense d'argent public (l'argent des autres) plus les pauvres sont riches. Son modèle, c'est Hugo Chavez.

Du coup, les taux d'emprunt allemand et français sont repartis en grand écart. Là où on prête pour 0,211% sur 10 ans à l'Allemagne, on demande 0,929% à la France.



Bah, moins de 1%, ça vous paraît peut-être très raisonnable ; si, vous avez un crédit sur le dos, il vous coûte probablement beaucoup plus cher. Pour 1% d'intérêt, allons-y pour le « revenu universel » à crédit et autres joyeusetés...

En fait, en creusant les chiffres, c'est en réalité fou. La France est surendettée. Notre pitoyable croissance (et par conséquent nos nombreux chômeurs) vient du fait qu'au lieu d'investir, nous payons les intérêts d'un énorme fardeau de dette qui est devenu le deuxième poste de dépenses de l'Etat.

Si on nous demande 1%, puis 2%, puis X% d'intérêts, tout s'écroule car toutes les recettes fiscales de l'Etat y passeront. C'est comme si un ménage surendetté, dont les intérêts absorbaient plus de la moitié de ses revenus, voyait ses taux d'emprunt augmenter plus vite que ses revenus.

Les électeurs de Marine Le Pen et Jean-Luc Mélenchon s'imaginent que tout cela se résoudra puisque nous sortirons de l'euro et que la France leur distribuera de l'argent gratuit...

On change la monnaie, mais l'arnaque va rester la même (pour toutes les explications, [c'est ici](#)). Il faudra toujours « l'argent des autres » pour financer les folies de ces deux candidats.

Avec une petite différence toutefois : les « autres » étrangers ne paieront plus. Il ne restera que les « autres » nationaux pour assumer le tout. Nationalisation de l'épargne, tranches marginales à 100%... Vous constaterez vite que l'argent des autres, c'est en réalité le vôtre. N'oubliez pas : le signe sur la monnaie peut changer mais l'arnaque reste la même.

Editorial, les marchés sont trop chers, c'est l'autorité suprême qui le dit

Bruno Bertez 10 avril 2017

Les comptes rendus de la Fed publiés la semaine dernière comportaient une phrase qui n'est pas passé inaperçue: « quelques participants considèrent que le prix des actions est tout à fait élevé en regard des mesures habituellement pratiquées ».

La Fed utilise « quite high ». Par « quite high » il faut entendre que les gouverneurs trouvent que le marché est cher, plus cher qu'il ne l'était en l'an 2000 lors de la mania, la bulle des Telcos et de l'Internet.

Cherté qui a été sanctionnée par une chute de 83% du Nasdaq et de plus de 50% des actions sur le pic de cette époque.

La Fed utilisait un critère simple, celui de la capitalisation boursière rapportée au Produit National, le GDP. C'est un critère simple, mais c'est le plus efficace pour juger de la surévaluation ou de la sous évaluation de la Bourse dans une optique de long terme. C'est en 2014 que la valorisation de la Bourse a dépassé celle de 2000; la Fed a cessé de publier les séries, mais qu'il suffise de savoir que depuis, les choses ne se sont pas arrangées, puisque le Produit National n'a monté que de 7% tandis que la Bourse a progressé de plus de 15%.

Il y a longtemps que la Fed n'avait pas abordé la question des valorisations boursières et on la comprend: sa politique depuis 2008 visait à gonfler les cours de bourse pour créer un sentiment de richesse, un effet de richesse qui stimulerait la dépense. Et par ailleurs la Fed pour stimuler le crédit entretient un goût du risque qui favorise les actions. Enfin par les taux ultra bas, mécaniquement, la Fed cherche à soutenir la valeur des actifs financiers qui servent de gages, de collatéraux et ainsi elle soutient la solvabilité et donc la création de dettes.

Pour toutes ces raisons la Fed ne va aller crier sur les toits que les actions sont trop chères, ce serait aller contre ses objectifs.

D'ailleurs afin de rationaliser l'inflation du prix des actions, elle a popularisé des théories de la valorisations (le Fed Model) qui reposent sur des critères qui lui conviennent et lui donnent le pouvoir: la Fed suggère que la valeur des actions se réduit à un rendement augmenté d'une prime de risque. En clair la Fed soutient qu'elle a les moyens de piloter les cours de Bourse en manipulant le rendement des Treasuries à 10 ans et la volatilité du cours des actions.

Au fil du temps, l'idée s'est imposée que la valeur des actions et le niveau de la Bourse avait donc un lien, était corrélée aux taux d'intérêt et à la taille du bilan de la Fed.

Nous même nous soutenons que la Fed a pris le contrôle des marchés financiers de la façon suivante:

-elle a unifié tout les champs des actifs financiers, elle en a fait un seul et même univers, fongible, standard

-elle a imposé la doctrine de la valorisation par les deux critères du rendement et du risque

-elle a intégré la monnaie dans ce champ comme actif financier à maturité immédiate, rendement zéro et risque zéro.

-elle a imposé l'équivalence selon laquelle tous les actifs financiers sont aussi bons que de la monnaie, sont monnaie-like.

A partir du moment ou ces principes sont adoptés, et ils le sont, la Fed a le contrôle des marchés dans la plupart cas et des situations sauf lorsque les « animal spirits », les passions et l'irrationalité se réveillent.

La Fed travaille, comme les Très Grands Intervenants, les TBTF sur la base d'une théorie économique que l'on appelle la « théorie des anticipations rationnelles » et, utilisant cette théorie et les grands intervenants également, on comprend que la Reserve Fédérale et ses gouverneurs aient à coeur d'être transparents, de dire ce qu'il faut pour guider les marchés, pour qu'ils ne soient pas surpris. La communication fait partie intégrante de la politique. Il faut donc y prêter la plus grande attention. En tenir compte, la décortiquer, couper les cheveux en quatre.

La Fed pour des raisons qui ne sont pas claires pour tout le monde, considère qu'il est temps de normaliser sa politique monétaire et de « mettre un peu plus de jus de fruits dans le bol de punch » comme l'a dit récemment Dudley de la Fed de New York.

Normaliser, ou diluer le Punch, cela s'articule autour de différents axes:

-communiquer sur la fin des largesses et suggérer un calendrier

-monter les taux de l'IOER, taux qui a remplacé les Fed Funds

-annoncer les critères qui vont gouverner le rythme de la normalisation

-commencer à réduire la taille du bilan en laissant ou faisant baisser le volume des actifs.

Le processus a commencé il y a quelques mois, mais jusqu'à présent, il était hésitant, la Fed a balbutié. Ici elle semble donner des indications et vouloir dire que sa volonté est plus ferme, elle est déterminée.

Elle veut monter les taux à un rythme mesuré, elle se fixe comme objectif les 3% sur l'équivalent des Fed Funds, elle veut retirer de la liquidité. En langage imagé, l'orchestre ne va pas arrêter de jouer brutalement, purement et simplement, mais il va jouer de plus en plus bas, de moins en moins audible. Et malheur à ceux qui n'auront pas retenu leur chaise.

Ceci ne sera pas sans conséquence à la fois sur les taux de long terme et sur le facteur risque. La Fed sait que les conséquences des changements dans la politique monétaire

produisent des effets dans l'économie réelle 1 an plus tard, mais elle sait que les marchés réagissent plus vite. La Fed sait qu'il y a partir de maintenant un risque de liquidité et qu'il va peser sur les marchés. Et c'est la raison pour laquelle elle communique: elle entend qu'aucun établissement important, TBTF, systémique ne fasse la bêtise de négliger ses avertissements.

La Fed se moque de ce qui peut arriver au public tant que cela n'atteint pas des proportions systémiques; l'un d'entre les gouverneurs l'a dit il y a quelques jours: une baisse des prix des actifs financiers n'est pas grave, elle n'est pas comparable à une baisse des prix du logement car les actifs financiers ne sont pas, en majeure partie achetés à crédit, alors que le logement, c'est du crédit pur et simple.

Dans sa dernière communication, la Réserve Fédérale est allé plus loin, ce qui confirme notre interprétation: « il a été remarqué que les prix des autres actifs à risque comme les actions des pays émergents, les obligations à haut rendement des entreprises, et l'immobilier commercial avaient également monté sensiblement ces derniers mois ». Si ce n'est pas mettre les points sur les « i » cela y ressemble: la Fed dit: attention, la fin de la récréation va bientôt être sifflée. Sans prononcer le mot, elle dit ce que disent les Cassandre, attention il y a des prix qui sont bullaires.

Aux USA, quelques observateurs font remarquer que la Fed ne fait pas que parler, elle agit. Ainsi son fonds de pension vient de descendre son allocation aux actions au plus bas du présent cycle; le fonds de pension de la Fed fuit le risque ... comme il l'avait fait fort opportunément dans le passé. Nous vous rappelons qu'en 2009 en revanche, juste avant la grande reprise du mois de mars, le fonds de pension de la Fed s'était massivement surpondéré en actions.

Nous concluons cette analyse en forme de mise en garde par ces propos d'un géant, Stanley Druckenmiller: « ce ne sont pas les bénéfices des entreprises qui font bouger les marchés, c'est la Réserve Fédérale.. concentrez vous sur ce que fait la Fed, sur ce que font les banques centrales, ... intéressez vous aux variations de la liquidité..la plupart des gens sur les marchés regardent les bénéfices et les mesures conventionnelles, ils ont tort, c'est la liquidité qui fait bouger les bourses. »

Unions soviétique et européenne: mêmes mensonges et mêmes destins

Michel Santi avril 2017

Les parallèles entre l'Union Européenne de 2017 et l'Union Soviétique de 1989 sont troublants. Ces deux systèmes ne se targuaient-ils pas d'être «apolitiques», dans le sens d'être dirigés par une élite technocratique déconnectée de la vie réelle et des «vrais gens»? Face à la stagnation économique, ces deux systèmes n'ont-ils pas réagi en faisant appel à des mesures incohérentes ayant davantage aggravé leur marasme? Dès

1997, Milton Friedman n'avait-il pas prévu la fin de l'Union Européenne à la faveur de la première récession venue ?

Toujours est-il qu'à leurs carences politiques et qu'à leur déficiences économiques, tant l'Union Européenne que l'Union Soviétique cumulent en outre une tare congénitale institutionnelle. A l'instar de l'Union Soviétique où Gorbatchev avait tenté en vain d'insuffler un vent nouveau avec sa «perestroïka» et sa «glasnost», notre Union Européenne pourrit de l'intérieur car elle est irréformable. Le déficit démocratique est effectivement si poussé à son extrême aujourd'hui en Europe qu'il n'est même plus la peine de commencer à tenter de restructurer la bureaucratie bruxelloise. La perte de légitimité des plus hautes instances européennes a fait les ravages escomptés au sein d'une population européenne désormais blasée –et dégoûtée– qui se contentera de regarder avec une curiosité zoologique l'implosion européenne, à l'instar des soviétiques trop heureux de voir leur Union rendre l'âme.

Pour autant, la contradiction inhérente au système européen dépasse encore celle de la feu Union Soviétique. L'Union Européenne est rongée par un immobilisme destructeur qui exige encore et toujours plus d'abandon de souveraineté des nations membres et d'autonomie de peuples prix en otages de décisions incompréhensibles et déconnectées des réalités. En finalité, ces réformes éthérées décrétées dans des cabinets cloisonnés et hermétiques par des décisionnaires ayant autant de contacts avec le peuple que Louis XIV à Versailles donnent des coups de boutoir incessants à l'esprit même de la démocratie, censée théoriquement inclure l'ensemble des citoyens dans le processus décisionnel. Il est vrai que les pères de l'Europe concentrèrent sciemment tous leurs efforts sur l'union monétaire, au mépris de toute considération politique. Un peu comme s'ils en avaient peur et comme si le bonheur européen serait miraculeusement secrété par la monnaie et par l'économie...

De fait, tout comme l'Union Soviétique de l'époque, l'Union Européenne est modelée et conçue comme un rouleau compresseur à broyer des peuples. Tout comme la Révolution de 1917 –censée être la toute dernière-, l'Union Européenne est quotidiennement présentée comme le système ultime, quasiment comme la théologie messianique suprême ne souffrant nulle remise en question. Selon le modèle soviétique censé – par la grâce de l'abolition de la propriété et du marché libre- accoucher de l'Homme parfait, l'Union Européenne fut édifiée sur un mensonge radioactif exigeant jour après jour – comme un ogre– sa ration de souveraineté des Etats, pour prix d'un prétendu bonheur collectiviste. A l'instar de Brejnev, de Tchernenko et d'Andropov pertinemment conscients de cette hypocrisie, nos élites bruxelloises se complaisent dans leur rigidité bureaucratique et jouissent de la stagnation économique exigée par des critères européens débiles, car elles se rendent compte –exactement comme avec l'Union Soviétique de Gorbatchev– que leur Union est irréformable. Pire encore :que toute tentative de lui insuffler vie et démocratie participerait activement de son implosion. Et pour cause :que peut-on faire avec un fruit pourri ?

Tout comme les tentatives désespérées de Gorbatchev qui avaient accentué le repli sur soi d'une élite agonisante, la seule réponse européenne suite à la crise de 2008 fut de préserver sa routine institutionnelle aux dépens du salut et du bien-être de ses populations. Aujourd'hui, les Eurocrates sont notre nouvelle nomenklatura jalousement agrippée à ses sinécures et bloquant –en toute logique– toute tentative de redonner voix et autonomie à des peuples meurtris, tout simplement oubliés, à qui l'on n'a de cesse de répéter que leur salut ne viendra que de la supranationalité, leur prospérité que de la globalisation, et leur paix que de l'Union.

« L'attaque américaine en Syrie : tir de sommation ou guerre mondiale ? »

L'édito de Charles SANNAT 11 avril 2017

Mes chères impertinentes, mes chers impertinents,

Le site Sputnik est un site russe, qui exprime évidemment la pensée officielle russe, ou pas loin. C'est la même chose pour la Chine avec l'Agence de presse Xinhua, qui diffuse également la doctrine officielle chinoise.

Cela n'est ni bien ni mal, c'est un fait. Et le fait est qu'avoir plusieurs sons de cloches c'est toujours utile, surtout par les temps difficiles que sont les nôtres.

Et donc, c'est avec une forme de surprise que j'ai vu sur le site de Sputnik, dont je relaie très souvent les dépêches, que l'on pose la question en une de savoir si l'attaque américaine en Syrie est juste un tir de sommation ou une guerre mondiale.

J'ai été de multiples fois critiqué pour « antiaméricanisme », tout en sachant que je n'ai rien contre les Américains, mais nettement plus contre les grands psychopathes qui les dirigent et qui d'ailleurs nous dirigent tous... Vers les abîmes.

Trump ne fait pas pour moi exception, encore moins à mon objectivité. Une guerre déclenchée par Trump ne vaudra pas mieux que toutes celles effectuées par le dernier prix Nobel de la paix américain, à savoir Barack Obama lui-même. N'oubliez pas, la guerre... c'est la paix.

Le renversement de situation est donc remarquable, entre le Trump candidat et fraîchement élu, et l'engagement militaire en Syrie de l'armée US.

Alors simple tir de sommation, ou début de guerre mondiale ?

Ce qui est certain c'est que la Russie ne pourra pas laisser le champ éternellement libre à l'expansionnisme américain.

Voilà en tout cas Sputnik qui cite l'ancien vice- président allemand de l'OSCE

Et il n'est pas tendre, loin de là !

« «Washington cherche à dominer le monde depuis 1990», indique à Sputnik Willy Wimmer, ex-vice-président de l'Assemblée parlementaire de l'OSCE et ex-secrétaire

d'État auprès du ministère allemand de la Défense. Une stratégie qui provoque une «escalade à l'échelle internationale», selon lui.

Les récentes frappes américaines en Syrie ont provoqué une vague de craintes : et si nous étions en route vers une Troisième Guerre mondiale ? Compte tenu du «comportement unilatéral et injustifié des États-Unis», il est impossible de ne pas parler d'une escalade à l'échelle internationale, a déclaré dans une interview accordée à Sputnik Willy Wimmer, ancien vice-président de l'Assemblée parlementaire de l'OSCE et ex-secrétaire d'État auprès du ministère allemand de la Défense.

«Nous savons tous que depuis la fin de la guerre froide les États-Unis optent pour une nouvelle stratégie : ils cherchent à dominer le monde. Ils en parlent même ouvertement. Regardez les directives des présidents américains qui permettent à ces gens de mener des guerres [...]. Cela montre clairement à quoi nous sommes confrontés», rappelle l'homme politique allemand.

Selon lui, «les craintes concernant une éventuelle guerre mondiale sont justifiées». De nombreux observateurs soulignent le fait que la situation tragique actuelle ressemble beaucoup à la crise des missiles de Cuba, 13 jours aujourd'hui oubliés pendant lesquels le monde est passé à deux doigts de la catastrophe nucléaire.

«Les pays tels que les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France, qui ont commencé la guerre en Syrie il y a six ans, ne reculeront devant rien. Même la Charte des Nations unies ne suffira pas à les arrêter. Ils mènent la guerre d'une manière connue. Dans des conflits qu'ils ont eux-mêmes créés. Nous le savons au moins depuis la guerre en Yougoslavie», indique à Sputnik M. Wimmer.

Pourtant, l'ex-secrétaire d'État estime qu'il est temps de faire appel à la raison.

Selon le politicien, «plus que jamais désormais on a besoin d'une rencontre entre le Président russe Vladimir Poutine et le Président américain Donald Trump. Les gens sont déprimés, silencieux et inquiets, tout comme on l'était en Allemagne, avant la Seconde Guerre mondiale, selon les descriptions des observateurs internationaux. Partout sur la planète les gens se sentent ainsi parce que le comportement de style Rambo du Président américain, malheureusement, met encore une fois le monde devant le fait accompli... »

«Depuis 1990, il y a eu tant de mensonges. C'est un modèle que nous voyons dans la politique étrangère des États-Unis depuis le port de La Havane, en 1898, et l'explosion de l'USS Maine. Leurs trucs fabriqués par eux-mêmes leur donnent droit d'attaquer les autres. Alors, ou nous arrêtons cela, ou nous nous attendons à des ennuis ! Telle est la conclusion inévitable», conclut l'expert. »

Bon, stockez les sacs de riz, les boîtes de conserve, prenez aussi quelques pilules d'iodes pour saturer votre thyroïde en cas de radioactivité, et n'oubliez pas aussi tant qu'on y est un poil d'or et de métaux précieux, car en cas de guerre nucléaire... en cas de guerre nucléaire, eh bien... mieux vaut ne pas trop y penser !!

Il est déjà trop tard, mais tout n'est pas perdu. Préparez-vous !

Euro et dettes publiques font mauvais ménage...

Posté le 30 mars 2017 par Bruno colmant

La question n'est donc plus de savoir si les Etats de la zone euro sont en défaut : la plupart le sont socialement dans la mesure où le poids des dettes publiques n'est plus transposable dans le futur. Car ce n'est pas la dette, en tant que telle, qui importe, mais sa cohérence avec la prospérité et les revenus futurs. Or la dette publique ne bénéficie plus en rien aux générations futures, alors que le remboursement est mis à leur charge. Cette dette ne finance d'ailleurs plus des investissements mais des transferts. Au surplus, comment expliquer qu'une crise de l'endettement se règle à coups de rigueur budgétaire et de chômage, c'est-à-dire au détriment de ceux qui devront la rembourser ?

Cette dette publique s'est indubitablement enflammée à cause de la crise économique et des sauvetages bancaires. Mais elle est aussi alourdie par l'absence de croissance économique. Plus fondamentalement, c'est le modèle d'Etat-providence par endettement qui est la racine de cette situation. Ce modèle a pu être perpétué par la monnaie unique, qui a fourni à tous les Etats européens des conditions d'emprunt allemandes, c'est-à-dire anormalement basses.

L'euro, qui est pourtant un choix d'économie libérale, a été conçu par des responsables politiques qui n'ont pas voulu aller au bout de la monnaie unique, c'est-à-dire une diminution sage du rôle des Etats dans l'économie. Au contraire, dès avant 2008, de nombreux Etats-membres ont profité de la dilution de leur monnaie domestique au travers d'un gigantesque effet d'aubaine alimenté par la force de l'économie allemande. L'endettement public a donc crû à bon compte, comme s'il était indolore. Il n'a pas été discipliné par des taux d'intérêt qui auraient dû augmenter pour signaler l'excès d'endettement public. On peut même se demander comment la BCE a toléré, pendant les années précédant la crise, une croissance des dettes publiques à un taux supérieur à sa cible d'inflation, c'est-à-dire 2 %, sachant que les dettes publiques doivent, au mieux ; être dissoutes dans cette même inflation.

Evidemment, on peut argumenter qu'une dette publique est, comme le suggérait Karl Marx *supra*, un capital fictif. Elle n'est jamais remboursée et se dilue au gré des années dans un refinancement permanent. Sous cet angle, on peut imaginer que la dette soit naturelle, en ce qu'elle reflète un transfert continu des créanciers de l'Etat vers les secteurs publics, à l'instar d'une gigantesque sécurité sociale. Elle serait même "la" représentation par excellence de l'Etat puisque son refinancement conditionne les mécanismes fiscaux et de redistribution.

La plus grande menace pour la stabilité de l'euro, c'est la dette publique. Au Sud de l'Europe, il est hasardeux d'imaginer que la monnaie, les dépôts bancaires et les réserves d'assurance garderont un pouvoir d'achat stabilisé alors que leur contrepartie se trouve

dans des dettes publiques impayables.